

# L'ÉTRENTE DU DÔME

Seb Le Rêveur



# L'Étreinte du Dôme

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Vide Blanc	4
Chapitre 2 : Fréquences Interdites	11
Chapitre 3 : Ozone et Sueur	17
Chapitre 4 : Vitre Brisée	21
Chapitre 5 : Captif de Verre	27
Chapitre 6 : L'Anatomie du Mensonge	31
Chapitre 7 : Courts-circuits	37
Chapitre 8 : Le Ciel s'effondre	41
Chapitre 9 : Lisière de Fer	48
Chapitre 10 : Bain de Boue	54
Chapitre 11 : Le Prix de l'Eau	60
Chapitre 12 : Délires de Rouille	65
Chapitre 13 : Meute de Chiens	72
Chapitre 14 : Face au Miroir	77
Chapitre 15 : Horizon de Cendre	84

# Chapitre 1

## Le Vide Blanc

L'air de la Zone K ne se respire pas, il se consomme. Un mélange d'air ionisé et d'oxygène de laboratoire, filtré par les parois électromagnétiques du dôme jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace d'humanité. Pas de pollen. Pas de poussière. Pas d'odeur de peau. Juste ce souffle stérile qui siffle dans mes poumons, une caresse de glace qui me rappelle, à chaque inspiration, que je suis enterrée vivante dans un mausolée de nacre.

Le gala des « Immortels » bat son plein. Sous les plafonds de polymère translucide, la lumière blanche tombe en cascades chirurgicales, lissant les visages, gommant les rides, transformant les invités en statues de cire. Les serveurs cybernétiques glissent entre les groupes. Ils ne font aucun bruit. Ici, le silence est un privilège, le luxe ultime. On parle bas, on rit sans dents, on s'aime sans sécrétions. Je tiens mon verre de cristal synthétique entre mes doigts longs et pâles. Je déteste cette perfection qui me colle à la rétine. Mon existence est une ligne droite, un électrocardiogramme plat sur un écran haute définition. Je ne suis pas une héritière ; je suis un échantillon biologique sous cloche, une prothèse de luxe au milieu du vide. Et j'ai envie de hurler jusqu'à ce que le verre explose.

C'est alors que l'anomalie est apparue. Une tache de goudron dans une mer de lait.

Il se tient près du pilier de quartz. On me l'a présenté sous le nom de Lucien, un architecte synaptique. Le mensonge est parfait, mais ses yeux ne sont pas blancs. Ils ne sont pas vides. Je l'observe à travers le rebord de ma flûte. Il dégage une fréquence basse, un grondement tellurique sous le plancher chauffant. Lucien — ou quel que soit son putain de nom — scanne la pièce avec une rapidité animale, captant les

positions des caméras thermiques. Il est un prédateur déguisé en proie. Un rat de la No-Zone glissé dans une peau de soie.

Je m'approche. Mes talons ne font aucun son. Je m'arrête à moins de trente centimètres de lui, violant son périmètre de sécurité. Dans la Zone K, c'est une agression. On ne se sent pas.

— L'architecture synaptique est une science du vide, Lucien. Ne trouvez-vous pas que ce dôme manque cruellement d'aspérités ?

Ma voix est un murmure de velours noir. Il se tourne vers moi. Lentement. De près, l'illusion vacille. Je vois une minuscule cicatrice à la base de sa mâchoire. Un vestige de la violence que la médecine régénératrice n'a pas touché. C'est la chose la plus belle que j'aie jamais vue.

— Le vide est une protection, Mademoiselle, répond-il.

Sa voix est un choc. Trop profonde, trop râpeuse. Elle a le goût de la fumée et du métal rouillé. Elle appartient aux ruines, à la sueur, à la survie.

— Protection contre quoi ? Contre la vie ?

Il me fixe. Je vois le reflet de mon propre vide dans ses iris sombres. Il sait que je sais. Son corps, sous le tissu coûteux, est un ressort d'acier.

— Contre ce qui se cache dans l'ombre, dit-il avec une lenteur hypnotique. Car l'ombre finit toujours par avoir faim.

Soudain, il brise le rythme. Sa main se referme sur mon bras. Pas une caresse d'héritier. Une poigne de fer. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, marquant ma peau, cherchant l'os. C'est une rupture brutale. \*Boum. Boum.\*

— Vous tremblez, Emma, chuchote-t-il.

Son souffle est trop chaud. Il sent l'effort, la testostérone brute et le bitume brûlé. C'est une insulte à l'asepsie ambiante. Je devrais appeler la sécurité d'un simple battement de paupière. Au lieu de cela, je m'appuie contre lui. J'enfonce mes ongles dans le revers de sa veste. Je veux qu'il laisse des marques bleues sur ma peau d'opale.

— Pourquoi êtes-vous ici, Lucien ?

— Pour voler ce qui n'a pas de prix.

Ses yeux descendent sur mes lèvres. Il y a une sauvagerie en lui, une haine contenue. Il me déteste pour mon luxe, et je le déteste pour sa réalité.

— Et qu'est-ce qui n'a pas de prix dans ce désert de verre ?

— Les codes, répond-il, sa voix tranchante comme un scalpel. Les codes qui maintiennent ce rêve éveillé.

— Et si je vous les donnais ? Et si je décidais de vous garder ici, dans ma cage ?

Il resserre sa prise, une douleur exquise qui me fait cambrer le dos.

— Tu n'as aucune idée de la façon dont on crève ici, petite poupée de plastique, crache-t-il.

— Je sais exactement ce que je veux. Je veux voir le rat hurler quand on lui coupe les issues.

Je glisse ma main dans son cou, sentant la pulsation saccadée de sa carotide. Sa peau est rugueuse, brûlante. Il est un incendie dans une morgue. L'air sature d'une tension électrostatique. Les néons grésillent. La lumière blanche vire au rouge sang.

— Vous êtes folle, Emma.

— Non. Je suis juste réveillée. Et vous allez m'aider à rester ainsi.

Je sens son corps se détendre. C'est l'acceptation du prédateur qui réalise que sa proie a des dents.

— Le dôme finira par tomber, dit-il, son souffle rauque contre ma peau. Et quand il tombera, le verre vous coupera en morceaux.

— J'ai hâte de saigner.

Je recule brusquement. L'odeur d'air ionisé revient en force. Je lisse ma robe, reprenant mon masque d'héritière. Mais je l'ai marqué. Sous le tissu, je sais que la peau va virer au violet. Ce sera ma première couleur dans ce monde de blanc.

Je traverse la salle, ignorant les salutations robotiques. Je me dirige vers mes appartements, là où l'obscurité est totale. Je pose ma main sur la vitre froide qui surplombe la No-Zone. De l'autre côté, des gens meurent de soif. Ici, nous mourons de trop de pureté.

Une notification synaptique clignote. Intrusion détectée. Lucien est au travail. Il croit avancer masqué. Il ignore que j'ai déjà réécrit les protocoles de sa capture. Je ne vais pas le dénoncer. Je vais le traquer. Le pouvoir n'est pas dans la force ; il est dans l'obsession. Je souris dans le noir, les dents blanches brillant dans la faible lueur du dôme.

"Viens à moi, petit rat. Viens voir comment on meurt dans le luxe."

Je me déshabille lentement. Ma robe de soie blanche se déchire, accrochée à une arête du terminal, déjà souillée par l'empreinte de ses doigts gras. Mon corps est une silhouette de marbre. Sauf sur mon bras. La tache sombre est mon premier bijou. Je caresse l'hématome avec une douceur religieuse.

Je rejoins Antoine dans les niveaux techniques. L'air est ici plus chaud, chargé d'une odeur d'huile et de métal chauffé. Il est devant la console de carbone, son injecteur neural de fortune à la main. C'est une araignée de câbles et de puces d'occasion.

— Vas-y, dis-je. Fais ce pour quoi tu es venu.

Il branche l'injecteur. La console émet un cri strident. Il se connecte. Je vois son corps se cambrer, ses yeux se révulser. La douleur est une décharge de haute tension qui remplace son sang par du plomb liquide. C'est atroce. C'est divin. Il gémit, de la bave s'écoulant au coin de ses lèvres. Son matériel de rat est en train de lui griller le cerveau.

Je m'approche et le soutiens. Je ne le fais pas par pitié, mais pour savourer son agonie. Son corps vibre contre le mien.

— Regarde-moi, Antoine.

Il tourne la tête, le regard injecté de sang. À travers la connexion, je sens les secrets des Immortels. Soudain, il m'attrape par les cheveux et plaque ma tête contre le métal froid.

— Tu veux la vérité ? hurle-t-il. La vérité, c'est que ce dôme se meurt ! J'ai juste décidé d'accélérer l'euthanasie !

Il me lâche et s'effondre. Le dôme derrière nous explose dans un flash aveuglant. Le verre commence à pleuvoir.

— Si tu veux rester mon ancre, héritière, va falloir apprendre à courir dans la boue.

Il m'entraîne vers le rover. Nous franchissons la Muraille. La lumière blanche n'est plus qu'un souvenir. Ici, le ciel est une plaie ouverte. L'air qui s'engouffre par le pare-brise brisé sent la sueur rance et le plastique brûlé. Mes poumons se contractent. Je tousse.

— Respire, Emma, siffle Antoine. C'est ça, l'odeur de la liberté.

Le rover s'immobilise dans un hangar de béton où l'humidité suinte comme une sueur froide. Il m'arrache de mon siège. Mes genoux frappent la pierre. La douleur est fulgurante. Le sang perle à travers mes collants. Antoine me prend par les cheveux, m'obligeant à regarder la fange.

— C'est ici que ton nom ne vaut plus le prix d'un litre d'eau.

Il s'accroupit devant moi. Son visage est à quelques millimètres du mien. Je sens son haleine de tabac fort.

— Je vais te décortiquer, couche après couche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la princesse de verre. Je vais voir combien de temps tu tiens avant de supplier pour que je te touche.

Il passe un doigt calleux sur ma joue. C'est une profanation. J'ai passé ma vie dans le vide, et son enfer est la seule chose qui me fait sentir vivante. Je saisis son poignet, mes ongles s'enfonçant dans sa chair.

— Alors commence, Antoine. Ne me fais pas attendre.

Il me plaque violemment contre le mur. Ses lèvres s'écrasent contre les miennes. C'est le goût du sang, de la sueur et de la poussière. Ses mains déchirent ce qui reste de ma soie blanche, ses paumes rugueuses griffant mes hanches. La soie est au sol, piétinée, gâchée par la graisse de moteur.

Je réponds à sa violence par la mienne. Je cherche à me remplir de sa noirceur. Nous roulons au sol parmi les débris. Le béton froid sur mon dos nu est un électrochoc. Antoine s'arrête, le souffle court, me regardant comme un spectre.

— Tu es folle.

— C'est toi qui m'as amenée ici. Tu ne peux pas te plaindre si j'aime l'endroit.

Il se redresse et me jette une couverture de laine rêche qui sent l'huile.

— Dors. Demain, le vrai travail commence. Tu regretteras de ne pas être morte sous ton dôme.

Je m'enroule dans la laine qui pique ma peau. Au loin, les larmes de feu continuent de tomber sur mon paradis perdu. Le vide blanc est fini. La fange est là. Et je n'ai plus peur de l'obscurité. Je l'attends.

# Chapitre 2

## Fréquences Interdites

Le silence de la Zone K n'est pas une absence de bruit, c'est une masse. Une nappe d'air ionisé qui pèse sur les tympan, filtrée par des purificateurs en polymère brossé. Dans ma suite, la lumière est une insulte : une blancheur d'autopsie, sans ombre, qui déshabille jusqu'à l'âme. Je suis allongée sur le divan biométrique, la nuque exposée, offerte.

Derrière moi, le frôlement du latex synthétique. Antoine. Il se dit technicien de maintenance synaptique, un mensonge poli que je dévore. Sa voix est un craquement de gravier sous une semelle de cuir fin, trop chargée de scories pour ce monde de verre. Je sens l'odeur qu'il tente de masquer sous les protocoles : une note métallique, un relent de sueur ancienne et de pluie acide sur du béton brûlant. L'haleine fétide de la No-Zone.

— Ne bougez pas, Mademoiselle. La sonde est sensible.

Le contact s'établit. Une pointe glacée s'enfonce à la base de mon crâne, là où le port neural s'interface avec ma moelle épinière. Le blanc explose. Mes nerfs optiques saturent. Le noir m'avale, haché de pixels sanglants. C'est un viol électrique, une décharge d'ions qui remonte mes vertèbres comme une série de néons s'allumant dans un couloir vide. Habituellement, les techniciens sont des ombres d'eunuques. Lui, non. Ses doigts pressent ma peau avec une fermeté inutile. Il me maintient par domination. Son souffle dans mon cou est une invasion thermique, une anomalie à trente-sept degrés dans une pièce régulée pour la conservation des reliques.

Sur l'écran holographique, mes fréquences cérébrales dansent en filaments d'or. Et je

vois l'intrusion. Un parasite de code noir rampe sur mes courbes synaptiques. Antoine ne calibre rien. Il siphonne. Il cherche les secrets enfouis dans mes replis corticaux dopés aux nanobots. Je devrais presser le bouton d'urgence en saphir. Au lieu de ça, je cambre le dos. J'offre ma nuque plus profondément à sa prédation.

— Votre rythme cardiaque s'accélère, murmure-t-il.

La vibration de ses cordes vocales contre ma peau déclenche un spasme de dégoût et de désir, une lame unique. Je sens la surchauffe de l'interface, l'odeur de ma propre peau qui roussit légèrement au point de contact.

— C'est la sonde, Antoine... Elle est invasive.

Menteur, il réduit l'intensité mais augmente le flux. Sur l'écran, le parasite noir grossit avec une efficacité de charognard affamé. Cet homme porte la fange des bas-fonds sous ses ongles manucurés. Il est le chaos. Dans mon monde, rien ne pourrit. Lui, il apporte la promesse de la décomposition. Je décide de jouer. Mes doigts courent sur la commande tactile dissimulée dans la soie du divan.

\*Accès Protocole 7-Alpha. Désactivation des pare-feu.\*

Le système émet une note cristalline. L'hologramme vire au rouge sang.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Sa voix perd son calme. Sa main se crispe sur mon épaule. La douleur est délicieuse. Le prédateur de caniveau sent le piège.

— Une erreur de manipulation, dis-je d'un ton monocorde. Le système détecte une anomalie. Dans vingt secondes, la pièce se verrouillera. Les gaz neurotoxiques seront libérés. Procédure standard.

Je me retourne brusquement, arrachant la connexion. La douleur est un éclair de verre brisé dans mon cerveau. Antoine est figé. Son masque se fissure. Sous la lumière crue, ses yeux sont d'un brun de terre brûlée, injectés de sang. Il est beau d'une manière abrasive, comme un monument qu'on aurait tenté de raser. Il ne dit rien. Il n'appelle pas à l'aide. Il écrase simplement une diode du panneau de contrôle du bout de sa botte crottée, un geste de pur mépris pour ma technologie.

— Annulez ça, ordonne-t-il.

Ses doigts se resserrent sur mon cou. Le latex grince. Je sens son pouls contre ma carotide, un tambour de guerre.

— Pourquoi ? La mort est la seule chose que je n'ai pas encore achetée ici.

— Tu n'es pas une héritière, crache-t-il. Tu es une psychopathe.

— Et toi, tu n'es qu'un voleur de codes. Regarde-toi. Tu trembles.

Le compte à rebours atteint zéro. Un sifflement pneumatique retentit. Les portes en métal renforcé se scellent avec un bruit de guillotine. La lumière vire à l'écarlate, transformant la suite en chambre de torture. Mais le gaz ne vient pas. Antoine retient son souffle, les muscles tendus comme des cordes d'acier. Il comprend. J'ai simulé l'alerte. J'ai créé notre cage.

— Bienvenue chez moi, Antoine. Ici, personne n'entre.

Ses mains quittent le mur pour s'enrouler autour de ma taille. Ce n'est pas une étreinte, c'est une prise de possession. Il me serre à m'en briser les côtes, marquant ma peau de futures ecchymoses qui seront mes seuls bijoux.

— Je veux te voir te briser, souffle-t-il.

Le choc de sa bouche contre la mienne est une collision. Goût de fer, goût de sang. Il me soulève, mes jambes s'enroulant autour de sa taille. La combinaison de technicien frotte contre ma soie synthétique. Nous tombons sur le matelas, là où tout a commencé. Il arrache la sonde neurale qui pendait encore à mon port d'un geste sec. Un éclat de verre. Un de plus.

Soudain, une secousse ébranle le sol. Un grondement sourd, venu des tréfonds, fait vibrer les vitres blindées. Antoine s'immobilise, aux aguets.

— Ce n'était pas le système, dit-il en se redressant. C'était l'extérieur.

À la frontière de l'horizon électromagnétique, une fumée noire s'élève. Elle sent la révolte, la suie et la fin d'un monde. Le dôme vacille. Dans le regard d'Antoine, je vois une lueur nouvelle : l'appel du chaos.

— On dirait que ton paradis brûle, Emma.

Il m'attrape par les cheveux, me forçant à regarder le carnage. Le sourire qu'il m'adresse est une balafre. L'air filtré est pollué par l'effluve de plastique brûlé. La session privée est terminée. La survie commence.

— Tu voulais mes codes ? Vole-les. Ils sont là, juste derrière mes yeux. Creuse.

Il force la connexion manuellement, sans gants cette fois. Ses doigts rugueux s'enfoncent dans ma chair. Le lien neural devient une plaie ouverte. C'est une pénétration sans consentement de mon âme par son code source. Je gémis, ma tête frappant la vitre. Des souvenirs qui ne sont pas les miens m'inondent : la faim, la poussière, le goût de l'eau croupie. Sa vie. Et en retour, il reçoit mon vide.

Le sol tremble à nouveau. Le dôme n'est plus une protection, c'est une cloche de pression qui menace d'imploser.

— Éteins tout, je murmure dans sa tête.

Un choc massif nous projette au sol. Toutes les lumières de la ville s'éteignent. Pour la première fois, je vois les étoiles à travers la fumée. Antoine est à genoux, haletant, tenant une unité de stockage. Il a réussi. Il me regarde, évaluant mon utilité.

— Ils arrivent, Emma. Les nettoyeurs. Si on reste, on finit en compost.

Il ne m'aide pas. Il attend de voir si je peux marcher. Je me redresse, crachant un filet de sang sur le tapis immaculé.

— Tu ne m'emmènes pas par besoin, Antoine. Tu m'emmènes parce que tu ne peux plus te passer de ce que tu as trouvé dans ma tête.

Il me saisit le menton à m'en briser la mâchoire.

— J'ai trouvé un monstre. Et il a besoin d'une laisse.

Il m'entraîne vers la gaine d'ascenseur. Nous plongeons dans l'obscurité. L'odeur de la sueur et de la graisse de moteur devient notre horizon. Nous descendons vers la fange, vers cette No-Zone où il s'est échappé et où je rêve de me perdre. On débouche sur un balcon de maintenance. En bas, la frontière est une ligne de feu. Antoine fixe une corde de rappel. Il m'attache à lui, nos corps pressés si proches que je sens la chaleur de son sexe contre ma cuisse.

— Accroche-toi. Si tu lâches, tu es morte.

— Je ne lâcherai pas. Jamais.

Nous basculons. La chute est un cri silencieux. Le vent nous fouette, apportant les cendres de l'ancien monde. Nous atterrissons dans une ruelle sombre, dans une flaque d'huile et d'eau croupie. Ma robe est ruinée, collée à ma peau comme une seconde peau de misère. Antoine dégage la corde, son regard scannant l'ombre.

— Ici, tu n'es rien, Emma. Tu vas faire exactement ce que je te dis, ou je te laisse aux pillards.

Je lèche le sang sur ma lèvre.

— Fais-moi mal, Antoine. Fais-moi vivre.

Il me tire dans le labyrinthe de béton. La princesse est morte. Le rat a trouvé sa reine. Je sens le lien neural qui crépite encore entre nous, une fréquence interdite. Il croit m'utiliser, mais je suis entrée dans son système. Et je ne compte pas en sortir. L'air pue le soufre et la charogne. Chaque inspiration est une brûlure. Enfin.

# Chapitre 3

## Ozone et Sueur

Les jardins de la Zone K ne sont pas faits pour la vie. Ils sont faits pour l'éternité. Sous le dôme électromagnétique, les orchidées en biocéramique auto-nettoyante ne fanent jamais, et les fougères respirent un dioxyde de carbone de synthèse injecté par des tubulures invisibles. C'est une perfection létale. Je marche sur le tapis de mousse polymère, hantée par un silence qui étouffe les cris avant même qu'ils ne naissent. Tout ici est chirurgical, figé dans une aurore boréale artificielle qui caresse les peaux laiteuses des nés-privilegiés.

Et puis, il y a lui.

Julian. Un nom lisse comme une pilule de soma, porté par un homme qui dégage une radiation de vie brute. Il se tient près de la fontaine d'eau déionisée, sa silhouette découpée avec une précision de scalpel contre l'azur synthétique. Il porte la fibre optique des émissaires, mais son immobilité est celle d'un prédateur en embuscade.

— Tu es en retard, murmure-t-il.

Sa voix est une dissonance, une fréquence basse qui fait vibrer mes vertèbres. Je m'approche, chassant cette chaleur animale qui émane de lui, une anomalie thermique dans notre monde de cadavres bien entretenus. Je tends la main, effleurant son épaule. Sous le polymère froid, la chair est électrique. J'inspire, et l'odeur me frappe comme un coup de poing américain. Sous le lotus blanc de synthèse, il y a la vérité sale de la No-Zone : la rouille mouillée, le goudron fondu, la sueur rance de ceux qui luttent pour un litre d'eau.

— Tu sens l'acier, murmuré-je.

Il se retourne brusquement. Ses doigts se refermèrent sur mon os avec la précision mécanique d'un broyeur industriel. La douleur est abrasive, lancinante, délicieuse. Elle rompt enfin le calme hypnotique de mon existence. Ses yeux, gris comme le béton armé, fouillent les miens.

— Tu veux un frisson, Emma ? Tu veux goûter à la fange pour te sentir vivante ?

— Je veux la vérité, Antoine. Je veux que tu me brises.

Le défi est une déflagration. Il me plaque contre la paroi de verre, m'écrasant sous son poids. Ce n'est pas un baiser qu'il m'impose, c'est un assaut de fer et de tempête. Ses dents accrochent ma lèvre, le goût métallique du sang envahit ma bouche, et un spasme convulsif déchire mon bas-ventre, une onde électrique qui remonte le long de ma colonne pour exploser derrière mes yeux, me laissant plus haletante que n'importe quelle stimulation neurale.

— Tu es folle, crache-t-il en se détachant, un fil de salive brillant entre nous comme une preuve obscène.

— Je suis le virus, Antoine. Et j'ai hâte que tu me contamines.

\*\*\*

Le soir du Gala de la Synapse, la tour Alpha ressemble à un joyau de nacre suspendu dans le vide. Je porte la robe « Incendie », une maille de fils de cuivre et de fibres optiques qui m'enserme comme une seconde peau, coupante et froide. Je ne cherche plus à masquer l'hématome sur mon poignet ; c'est ma seule parure authentique.

Dans le Grand Hall, Antoine joue son rôle de consultant avec une perfection glaciale.

Mais quand nos regards se croisent, je vois le rat de la No-Zone qui attend l'heure de l'incendie. Je m'approche de lui, ignorant les murmures de l'élite.

— C'est l'heure, Antoine. Ouvre les vannes.

Il ne répond pas, mais ses doigts s'activent sur l'interface dissimulée derrière une colonne de cristal. Soudain, le dôme au-dessus de nous tressaille. Ce n'est pas un simple dysfonctionnement, c'est une agonie. Un craquement titanesque, viscéral, déchira la voûte de cristal — un cri de plaisir minéral qui résonna jusque dans ma moelle.

Le silence chirurgical de la Zone K fut balayé par un rugissement atmosphérique. La pression s'équilibra dans un fracas de verre brisé. L'air purifié fut remplacé par le vent de la No-Zone, un souffle brûlant, chargé de poussière ferreuse et de l'odeur de la mort organique. Mes yeux, habitués à l'air filtré, me brûlèrent instantanément, larmoyants sous l'assaut de la réalité.

Le chaos s'empara du Gala. Les lustres de nanodiamants s'effondrèrent, fauchant les invités qui hurlaient comme des poupées de porcelaine brisées. Antoine me saisit par le poignet, m'entraînant vers les tunnels de maintenance.

La fuite fut un calvaire viscéral. Ma robe de métal, conçue pour l'apparat, se transforma en un instrument de torture abrasif. À chaque foulée, les mailles de cuivre entaillaient mes flancs, mordant ma chair, marquant ma peau de sillons sanglants. Je souffrais de cette liberté que j'avais appelée de mes vœux, chaque pas étant une lutte contre la morsure du métal et l'âcreté de l'air impur qui me lacérait les poumons.

— Regarde, Emma ! hurla Antoine au-dessus du fracas. C'est ça, ton monde qui s'écroule !

Je levai les yeux vers le dôme qui se fragmentait. Les fissures se propageaient comme

des éclairs de givre noir. Je sentis le sang couler le long de mes cuisses, mêlé à la sueur et à la poussière. La douleur était totale, prédatrice, magnifique. Je n'étais plus une héritière de cristal ; j'étais une plaie ouverte dans un monde qui finissait.

Nous atteignîmes la limite de la Zone K, là où le béton brut remplaçait le marbre synthétique. Antoine s'arrêta un instant, me pressant contre lui. Il avait le goût de la cendre et du triomphe.

— Tu vas mourir là-bas, princesse, murmura-t-il, ses mains s'enfonçant dans mes blessures avec une fureur désespérée.

— Alors je mourrai vivante, Antoine.

Le dôme finit de s'effondrer derrière nous dans un ultime râle de verre, et nous plongeâmes ensemble dans les ténèbres de la No-Zone, là où la douleur est la seule monnaie qui ait encore de la valeur.

# Chapitre 4

## Vitre Brisée

L'écran holographique projetait sur mes pupilles une pluie de données froides, un déluge de zéros et de uns qui, pour n'importe quel citoyen de la Zone K, n'aurait été qu'un bruit de fond numérique. Pour moi, c'était une autopsie. Sous la peau de « Julian », cet expert en biométrie au charisme lisse et aux manières de soie, s'agitait un parasite. Un rat de la No-Zone.

Je fis défiler les couches synaptiques de son faux profil. L'illusion était chirurgicale, mais elle manquait de cette vacuité essentielle qui définit notre caste. Julian était trop présent. Trop intense. Ses yeux ne possédaient pas ce voile d'ennui ontologique qui protège les héritiers du Dôme contre la réalité du monde. Derrière le masque de polymère, il y avait l'instinct de survie, une odeur de métal chaud et de batterie déchargée que l'asepsie des capteurs de la villa ne parvenait pas à neutraliser.

Antoine. Ou plutôt Elias Thorne.

Son vrai nom claqua dans mon esprit comme une détonation dans une cathédrale de verre. Elias Thorne, né dans les décombres de l'ancienne Lyon, recherché pour sabotage synaptique. Un frisson, le premier depuis des années, remonta le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas de l'effroi. C'était une faim primitive. Dans mon monde de lumière blanche et de silence pressurisé, il était la seule ombre réelle. Une tumeur magnifique dans le corps parfait de mon existence.

Je me levai. Mes pieds nus s'enfonçaient dans le tapis de soie synthétique, une texture si douce qu'elle en devenait agressive. Je traversai mon appartement, un cube de transparence suspendu au-dessus des falaises où la mer n'était qu'une étendue de

mercure sombre sous le bouclier électromagnétique.

— Julian, murmurai-je dans l'intercom. Rejoins-moi dans le Sanctuaire.

Ma voix était un fil de glace. Le Sanctuaire était ma cage privée. Une pièce isolée du réseau, construite en alliage de plomb et de cristaux piézoélectriques. À l'intérieur, pas de Wi-Fi, pas de surveillance centrale. Juste le silence absolu de la Zone K, cette absence de bruit qui finit par faire saigner les oreilles.

La porte pneumatique cracha son air.

Il entra. Sa démarche était trop décontractée, une simulation d'aisance aristocratique. Il portait une veste en fibre de carbone, mais je ne voyais que le mouvement nerveux de ses doigts, une micro-contraction qu'il ne parvenait pas à réprimer. Le stress du rat qui sent le piège se refermer.

— Emma, dit-il. Sa voix avait cette rugosité de la No-Zone qu'il tentait de polir, mais qui restait abrasive, comme du papier de verre sur de la porcelaine. L'obscurité te va bien.

Il s'approcha, l'air conquérant. L'odeur de la Zone K fut brusquement brisée par son sillage. Il sentait la sueur acide, l'huile de moteur et l'arrière-goût métallique de l'ozone. C'était violent. C'était délicieux.

— Je regardais tes logs de connexion, Julian. Ou devrais-je dire... Elias ?

Le silence qui suivit fut physique. Il gela l'air entre nous. Je vis le moment précis où le masque se fissa. Ce n'était pas une chute lente, c'était une rupture brutale. Ses yeux, d'un bleu délavé comme un ciel après l'orage, se durcirent. La décontraction disparut pour laisser place à une tension animale. Il fit un pas de côté, ses muscles bandés sous le tissu coûteux.

— Ne fais pas ça, murmurai-je. La porte est scellée par un code synaptique que seul mon cortex peut déverrouiller. Si mon cœur s'arrête ou si mon stress dépasse un certain seuil, cette pièce sature en gaz neurotoxique.

C'était un mensonge, mais la certitude suffit à figer le mouvement. La haine pure qui émanait de lui était la chose la plus vivante que j'aie jamais touchée.

— Qu'est-ce que tu veux ? cracha-t-il. Sa voix n'était plus celle de l'amant, mais celle du prédateur acculé.

Je m'approchai de lui, lentement. Je pouvais sentir la chaleur irradier de son corps, une température qui n'avait rien à voir avec le climat régulé de la pièce. Il bouillait de l'intérieur.

— Je ne veux pas te dénoncer, Elias. Je veux te garder. Comme une vérité.

Je fis glisser mes doigts vers son cou, sentant la pulsation de sa jugulaire. S'il fermait les poings, il me brisait la nuque. Mais il ne bougeait pas. Il était fasciné par ma propre démente.

— Tu es un voleur, Elias. Tu es venu ici pour prendre mes codes. Eh bien, prends-les. Mais le prix, c'est ta liberté. J'ai déjà effacé tes traces, corrompu tes backdoors. Pour tes patrons de la No-Zone, tu es un traître qui a disparu avec l'argent. Pour la Zone K, tu n'as jamais existé.

Il saisit mon poignet. Sa prise était brutale, écrasante. La douleur irradia jusqu'à mon épaule, une brûlure bienvenue qui me fit tressaillir.

— Tu es folle, murmura-t-il, le visage à quelques centimètres du mien.

— Peut-être. Mais dans ce monde de polymère et de vide, la folie est la seule chose qui soit encore organique.

D'un geste fluide, j'activai le protocole d'isolation totale. Les fenêtres s'opacifièrent. L'éclairage baissa d'un ton, passant d'un blanc chirurgical à une nuance d'ambre sombre, presque charnelle.

Elias resta immobile au centre de la pièce. Il ressemblait à une tache de pétrole sur un linceul immaculé. Soudain, il esquissa un sourire qui ne ressemblait en rien à Julian. Un sourire de carnassier qui avait compris que la cage était désormais son territoire de chasse.

— Tu as fait une erreur, Emma, dit-il d'une voix sourde. Tu crois que la vitre me retient ? Elle ne fait que te couper du reste du monde. Ici, personne ne t'entendra hurler quand je déciderai de te montrer ce que c'est, la réalité.

Il franchit la distance qui nous séparait en un éclair. Il me saisit par les revers de ma robe en soie, me soulevant presque. Ses mains, calleuses, me broyaient les épaules. Je ne bronchai pas.

— Alors montre-moi, murmurai-je.

Il me poussa violemment contre le mur de polymère. Le choc me coupa la respiration, un impact mat qui fit vibrer mes vertèbres. Il se colla contre moi, écrasant son corps dur contre ma silhouette fragile. Ses mains remontèrent dans mes cheveux, les empoignant avec une rudesse qui m'arracha un gémissement. Ses dents mordillèrent la peau tendre sous mon oreille, un geste de marquage, une menace physique. Je sentis son érection, dure et impitoyable, pressée contre ma cuisse à travers le tissu fin. C'était une agression consentie, une revendication de chair.

Il glissa une main sous ma chemise de nuit, remontant le long de ma cuisse. Ses

doigts rugueux accrochaient la soie, créant de minuscules bruits de déchirure. Quand il atteignit mon intimité, je frissonnai violemment. Le contact était abrasif, presque douloureux. Il ne cherchait pas à être tendre. Il me montrait que mon corps n'était que de la viande sous ses doigts de paria.

Il s'empara de ma bouche dans un assaut de salive et de morsures. Il avait un goût de sel et de désespoir. Ses mains me malmenaient avec une fureur qui n'avait rien de romantique. Il cherchait mes failles. Je me laissai emporter par ce tourbillon de sensations hachées. C'était comme si, pour la première fois, le dôme s'était effondré. Je griffai son dos, mes ongles s'enfonçant dans les cicatrices de son passé.

Il me souleva brusquement, mes jambes s'enroulant autour de sa taille. Il me porta jusqu'au lit et m'y jeta sans ménagement. Il me surplomba, haletant.

— Je suis le virus, Emma. Et tu viens de m'injecter directement dans ton cœur.

Il s'agenouilla entre mes jambes écartées. La suite ne fut qu'un chaos de sensations hachées. La rudesse de ses mains contre la douceur de mes draps. Le bruit de la soie qui se déchire. La douleur sourde et délicate de ses dents sur mon épaule. L'odeur de notre sueur mêlée, une fragrance organique qui étouffait le parfum de synthèse.

Quand il s'effondra finalement contre moi, son cœur battant la chamade contre mes côtes, le silence revint. Mais ce n'était plus le même silence. Ses doigts se desserrèrent sur mes poignets.

— Tu as perdu, Emma, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Je ne répondis pas, fixant le plafond blanc. J'avais enfin gagné la seule chose qui valait la peine d'être vécue : la destruction de ma propre perfection.

Soudain, mon bracelet neural émit une vibration stridente. Une alerte prioritaire. Elias

se redressa d'un coup, le regard aux aguets. Je consultai l'interface holographique qui flottait dans l'obscurité. Mon sang se glaça.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Le protocole de sécurité n'a pas été activé par moi, soufflai-je.

Sur l'écran, un message s'affichait en rouge sang, contournant mes propres verrous :  
\*« Transfert de données en cours vers le serveur No-Zone 9. Merci de votre collaboration, Citoyenne Emma. »\*

Je relevai les yeux vers Elias. Il affichait un calme glacial.

— Tu croyais m'avoir piégé dans ton Sanctuaire, Emma ? dit-il doucement, tandis que le sifflement d'une intrusion réelle commençait à faire vibrer les murs. Je savais pour cette pièce. J'avais besoin que tu m'y enfermes pour que je puisse uploader le virus de l'intérieur, loin de la surveillance de ton père. Ton "Sanctuaire" est devenu le cheval de Troie qui va faire tomber la Zone K.

Pour la première fois, le frisson de peur ne fut plus sexuel. Il était vital. Elias Thorne n'était plus mon prisonnier. Il n'était plus mon amant. Il était le bourreau de mon monde, et je lui avais ouvert la porte toute seule.

La vitre n'était pas seulement brisée. Elle venait de voler en éclats, et les morceaux commençaient enfin à nous égorger.

# Chapitre 5

## Captif de Verre

Le silence de la Zone K n'était plus une absence de bruit, mais une pression d'ozone saturée pesant sur les tympans. Dans ma suite, le blanc n'était pas une couleur, c'était une agression chirurgicale. Les parois en polymère auto-cicatrisant luisent d'un éclat perlé, reflétant mon visage, ou plutôt ce masque de nacre que j'appelle mon identité.

Antoine était là, au centre de l'espace épuré. Il se tenait droit, la silhouette découpée par la lumière crue. Il portait ce costume en fibre de carbone que mon père lui avait offert, une seconde peau technologique censée gommer la sauvagerie de ses origines. Mais je voyais la faille : le tressaillement imperceptible de sa mâchoire, le battement trop rapide de sa carotide. Il puait la peur. Et pour la première fois de ma vie, l'exsudat de son angoisse m'excitait.

D'un geste lent, j'effleurais la console intégrée à mon poignet. Un signal synaptique. Un ordre silencieux. Le verrouillage neural de la suite s'activa avec un clic qui sonna comme le couperet d'une guillotine de verre. Antoine se retourna, le regard de prédateur balayant la pièce. Il avait compris. L'espion, le rat de la No-Zone infiltré dans mon sanctuaire, réalisait que la souricière était blindée.

— Emma ? sa voix était un murmure abrasif. Qu'est-ce que tu fais ?

Je marchais vers lui, mes pieds nus ne produisant aucun son sur la résine chauffante. Je m'arrêtais à quelques centimètres de son torse.

— Tu pensais vraiment que je ne verrais pas l'empreinte de ton virus ? Je lève la main pour effleurer son col. Tu pensais que tes codes suffiraient à aveugler une fille

élevée par des algorithmes ?

Je n'attendis pas sa réponse. D'une pression, j'activais la décharge via les capteurs de sa veste. Le corps d'Antoine se cambra brutalement. Un râle de bête qu'on égorge s'échappa de ses lèvres tandis qu'il s'effondrait sur le lit en lévitation. C'était violent. C'était propre. C'était la Zone K. Je me penchais sur lui pour recueillir une goutte de sa sueur au coin de son œil. Le goût de la vérité.

— Tu es à moi, maintenant. Mon morceau de réalité dans ce désert de perfection.

Soudain, une secousse ébranla la tour. Ce n'était pas une vibration de machine, c'était un séisme sourd. Les murs de verre gémissaient. L'alerte rétinienne vira au rouge cramoisi : l'intégrité du dôme était compromise. L'explosion qui suivit pulvérisa les baies vitrées.

Dans le chaos des alarmes hurlantes, l'ascendant changea brusquement de camp. La paralysie s'estompait déjà. Avant que je ne puisse réagir, Antoine se jeta sur moi. Il me saisit à la gorge et me plaqua contre une colonne de marbre poli dans le hall de la tour, alors que la suie commençait à pleuvoir sur les tapis blancs. Ses doigts s'enfonçaient dans ma peau avec une force punitive, marquant sa domination immédiate dans ce monde qui s'écroulait.

— Tu veux jouer à la maîtresse, héritière ? cracha-t-il, son visage noirci par les débris. Regarde ton dôme. Il crève. Et toi avec, si tu ne me donnes pas les codes de sortie.

Il ne me laissa pas répondre. Il me traîna avec une brutalité animale vers les conduits de service, là où l'odeur de la graisse brûlée remplaçait enfin l'ozone. Nous plongeâmes dans les entrailles de la cité, là où l'exsudat des conduits de ventilation rendait le sol glissant comme une plaie ouverte.

L'air de la No-Zone nous frappa comme un marteau de fer rouge. C'était une masse solide, saturée de particules de métal et de la puanteur rance de milliers de corps entassés. Antoine me jeta dans son bunker, une cellule de béton et de rouille où le seul luxe était le ronronnement d'un générateur agonisant.

— Regarde-la, ta vérité, Emma. Elle pue. Elle saigne.

Il m'arracha le reste de ma robe en soie, me laissant nue sur une table de travail encombrée de composants électroniques. Le métal froid me mordait les cuisses, contrastant avec la fièvre de ses mains calleuses. Je ne me sentais pas victime ; je me sentais enfin exister. Je m'offrais à lui comme un sacrilège, savourant ma propre dégradation sur cet autel de rebuts technologiques.

— Fais-moi ramper, murmuré-je, mes doigts s'accrochant à ses cheveux poisseux de poussière.

Il bascula. Il ne s'agissait plus de révolution, mais de possession. Il me pénétra d'un coup sec, sans préambule, une ligne de feu remontant ma colonne vertébrale. La douleur était fulgurante, magnifique. Ce n'était pas une simulation sensorielle. C'était la chair qui déchire la chair. Chaque va-et-vient était une lutte, une négociation de pouvoir où ma souillure devenait mon arme. Je l'utilisais pour le lier à moi, pour ancrer son esprit de prédateur dans le piège de mon corps.

Il grogna mon nom comme une malédiction, ses mains me broyant les poignets. L'orgasme me frappa avec la force d'un court-circuit, une explosion aveuglante qui me laissa tremblante, vidée.

Antoine se retira lentement, le souffle court, évitant mon regard. Il s'installa devant un terminal aux écrans fissurés, ses doigts recommençant à danser sur un clavier virtuel.

— Tu dors là, dit-il en désignant un matelas taché dans un coin. Demain, tu

apprendras à trier les composants dans les décharges. Si tu ralentis, je t'abandonne.

Je rampais jusqu'au matelas, sentant la fatigue m'envahir comme un poison délicieux. Je regardais son dos, cette silhouette sombre sculptée par la haine. Il croyait avoir repris le contrôle. Il ne comprenait pas encore que chaque morsure qu'il laissait sur ma peau était un maillon de plus à sa chaîne.

Le dôme était mort, mais l'obsession venait de trouver son sanctuaire de ferraille. Je fermais les yeux, bercée par le cliquetis de ses doigts, souveraine de cet enfer.

# Chapitre 6

## L'Anatomie du Mensonge

Le silence de la Zone K n'était pas une absence de bruit ; c'était une présence. Une nappe de fréquences inaudibles, un vrombissement synaptique qui lissait les pensées jusqu'à les rendre aussi planes que les murs de polymère blanc de ma cellule privée. Ici, dans le ventre de la villa, l'air sentait l'ozone et le néant. Pas une poussière. Pas une odeur humaine. Juste le froid chirurgical d'une perfection polymère qui me donnait envie de m'ouvrir les veines, juste pour voir si le rouge de mon sang jurerait avec le nacre du sol.

Antoine était là, sanglé sur le fauteuil d'examen. Il ne ressemblait plus au "Consultant en Systèmes" qu'il prétendait être. Le masque s'effritait. Je l'avais privé de lumière pendant quatre heures, puis je l'avais inondé d'un blanc spectral à 10 000 lux. Ses pupilles n'étaient plus que des têtes d'épingle, des points noirs perdus dans l'océan de son iris gris, la couleur du ciel de la No-Zone avant les tempêtes de cendres.

Je m'approchai de lui. Le froissement de ma robe en émail synthétique résonna comme un coup de tonnerre dans le mutisme de la pièce. Je sentais mon propre cœur battre — une sensation rare, presque inconfortable. Une intrusion de vie dans mon mausolée d'ivoire froid.

— On m'a dit que dans la No-Zone, vous mourez pour un litre d'eau potable, murmurai-je en effleurant sa tempe du bout de mes doigts glacés.

Il tressaillit. Un spasme électrique. Sa peau était brûlante, un contraste violent avec l'atmosphère régulée à 19 degrés. Il exhalait une odeur de sueur rance, de métal oxydé, de peur — une odeur que les capteurs de la villa essayaient désespérément de

filtrer, mais que je buvais comme un nectar interdit. C'était la première chose réelle que je touchais depuis des années.

— Et ici... vous mourez parce que vous ne savez plus pourquoi vous respirez, croassa-t-il.

Sa voix était un broyeur à gravats. Je pressai un bouton sur la console. Les émetteurs de fréquences hurlèrent dans l'ultrason. Antoine arquait le dos. Ses muscles se dessinèrent sous sa chemise trempée, des câbles d'acier tendus à rompre. Ses veines gonflaient à son cou, bleues, vibrantes, prêtes à exploser. J'observais la goutte de sueur qui perlait à la lisière de ses cheveux bruns, glissant lentement sur sa joue, traçant un sillon de sel sur son masque de mensonges.

— Tes codes neuraux, Antoine. Je veux savoir qui t'envoie.

Je coupai le son. Le silence revint, plus lourd. Sa tête retomba. Je m'accroupis entre ses jambes, mes mains sur ses genoux. Je sentais les tremblements qui l'agitaient. Mes doigts cherchaient à griffer sa peau pour l'éloigner, mais finirent par s'ancrer dans ses cuisses pour l'écraser contre moi.

— Regarde-moi.

Il releva le visage. Yeux injectés de sang. Rictus de charognard.

— Tu n'es qu'une surface laquée, Emma. Vide. Une coque dans une cage dorée. Tu crois que tu me dissèques ? C'est moi qui te regarde. Et je ne vois rien. Même pas de la haine. Juste une curiosité de gamine qui arrache les pattes d'une mouche pour voir si ça rampe encore.

Ma main partit. Le claquement de la gifle fut sec. Ma paume me brûlait, une douleur exquise. Antoine ne cessa pas de rire, un rire sourd qui montait du fond de ses

poumons encrassés.

— Voilà... murmura-t-il en recrachant un filet de sang sur mon épaule immaculée. C'est ça que tu cherches, non ? Un peu de crasse. Tu veux que je te ramène la No-Zone ici ? Tu veux sentir l'odeur de la viande qui pourrit au soleil ?

Il se pencha vers moi. Son souffle, chaud et fétide, balaya mon visage.

— Tu me gardes ici parce que je suis la seule chose qui ne soit pas synthétique dans ta vie de merde. Tu ne vas pas me tuer. Tu vas me garder comme un animal de compagnie. Mais fais attention, princesse... les rats de mon espèce finissent toujours par mordre.

Je pris le scalpel laser. La lame de lumière bleue grésilla, ionisant l'air. Je passai la lame à quelques millimètres de son torse. Le tissu de sa chemise se fendit, révélant une peau mate, marquée par de vieilles cicatrices — morsures de shrapnels, brûlures chimiques. La cartographie d'une vie de guerre. Chaque marque était une insulte à la perfection lisse de la Zone K.

— Ce capteur neuronal, derrière ton oreille... Je vais le court-circuiter. Tu vas devenir la Zone K, Antoine. Tu vas devenir ce que tu méprises le plus : une machine parfaite.

Ses yeux s'écarquillèrent. Pour la première fois, je vis la terreur. Pas la douleur. La perte d'identité.

Je posai l'embout du connecteur contre sa peau. Clic métallique. Les courbes de son rythme cardiaque explosèrent sur ma rétine.

— Parle, ordonnai-je.

Le cri qui s'échappa de sa gorge fut un son de métal déchiré. Ses yeux se révoltèrent. Je restai là, immobile, à contempler le désastre. Son agonie était magnifique. J'étendis la main sur sa gorge, sentant les vibrations de son cri contre ma paume. C'était chaud. C'était la vie, dans toute sa cruauté.

Soudain, il se figea. Le silence revint, tranchant.

— C'est le paradis des morts ici, Emma, souffla-t-il. Tu veux tes codes ? Ils sont dans ma moelle. Mais si tu les prends, tu détruis le dôme. Est-ce que tu es prête à échanger ton trône d'email contre un trou dans le béton ?

Il cracha sur mes chaussures.

— Parce que dès que je sors d'ici, je brûle tout. Et je commencerai par toi.

Je saisis le scalpel et tranchai ses sangles.

— Fais-le. Montre-moi le feu.

Antoine ne bougea pas tout de suite. Il me fixa, sondant mon ennui. Puis, sa main calleuse, griffée, sale, s'éleva. Il referma ses doigts sur ma gorge. Un étau de fer. L'air manqua. Mes poumons brûlaient. Une sensation nouvelle, addictive.

— Tu veux la vérité ? dit-il. C'est moi qui me suis laissé prendre. J'avais besoin d'un accès physique. Et tu viens de me le donner. Le virus est dans le système. Le dôme saigne.

Les lumières passèrent au rouge alarme. Un gémissement sourd fit vibrer les fondations. Le silence de la Zone K venait de mourir. La pression sur ma trachée s'accrut, ma vision se tacha de points noirs.

— Emmène-moi, suffoquai-je.

Il resserra sa prise, ses yeux brûlant d'une haine mêlée d'un désir de possession destructeur.

— On va là où les gens comme toi ne sont que de la viande. On va voir combien de temps ta perfection polymère tient avant de voler en éclats.

L'explosion finale projeta le sas. L'air de la No-Zone s'engouffra, chargé de soufre. Antoine me jeta sur un matelas de mousse déchiré, dans l'ombre de la bouche d'égout qui nous servait de refuge. Il n'y avait aucune place pour la parade. C'était une collision de besoins primaires, un accouplement de bêtes sous une lumière agonisante. Le béton râpait mon dos, le gravier s'enfonçait dans mes fesses, et chaque poussée d'Antoine était un rappel que mon corps n'était plus une propriété privée, mais un champ de bataille.

Il me possédait non pas comme un amant, mais comme un conquérant prend possession d'une terre ennemie. Sa poigne. Le froid du métal. L'odeur de sa peur. Je ne voulais pas de son amour, je voulais qu'il m'efface. Mes ongles labourèrent son dos, cherchant à arracher la vérité sous sa peau. Il grogna, un son animal, et s'enfonça en moi avec une fureur qui fit voler en éclats les derniers restes de mon éducation.

— Tu es à moi, Emma, murmura-t-il entre deux baisers dévastateurs. Pas parce que je t'ai achetée. Mais parce que tu as le même venin que moi dans le sang.

Il me laissa retomber au sol, haletante, le corps marqué de traînées rouges. Dehors, le ciel n'était que rouille et flammes. La Zone K rendait l'âme. Je me relevai, mes doigts traçant une ligne de sang sur ma robe déchirée. Je n'avais jamais été aussi vivante.

— La dissection est terminée, Antoine. Maintenant, on passe à la destruction.

Il rit, un rire sombre, et nous fîmes le premier pas hors du dôme. La princesse d'ivoire venait de briser son miroir. Dans l'obscurité de la No-Zone, j'avais enfin trouvé la lumière : celle des incendies que l'on ne peut pas éteindre.

# Chapitre 7

## Courts-circuits

Le silence de la Zone K n'est pas une absence de bruit. C'est une pression, une nappe de fréquences inaudibles émise par le dôme, un silence de morgue sous vide qui sature l'air d'une électricité statique, sèche, presque solide. Dans ma chambre de polymère blanc, le temps ne coule pas ; il stagne comme une eau morte sous une lumière de néon pressurisé qui refuse de faiblir.

Je le regarde. Antoine. Ou quel que soit le nom qu'il a volé pour s'introduire ici.

Il se tient près du mur translucide, une silhouette d'ombre projetée contre la perfection laiteuse de mon sanctuaire. Il est un bug systémique dans le décor. Une tache de suie sur un linceul de soie. Je sens l'odeur de sa peau — ce n'est pas le parfum d'ozone et de savon neutre des citoyens de la Zone. C'est autre chose. Une odeur de fer, de cuir brûlé, de corps qui a lutté pour ne pas s'éteindre. L'odeur de la No-Zone.

— Ce n'est pas un palais, Emma, finit-il par dire. Sa voix est un froissement de gravier sur du verre. C'est un laboratoire de conservation. Tu n'es qu'une intelligence artificielle de chair, une pièce de collection sous vide.

Il fait un pas vers moi. Un seul. La tension dans la pièce se brise, laissant place à une vibration sauvage. Mon cœur, d'ordinaire si lent, s'affole contre mes côtes. Une machine détraquée. Je suis une junkie de la sensation, et il est la dose létale.

— Pourquoi tu trembles, l'héritière ?

Il est si près maintenant que je peux voir la cicatrice qui barre son arcade sourcilière, une couture grossière faite avec une aiguille rouillée. Un contraste obscène avec mon propre visage, poli par les nanites, sans un pore, sans une faille. Ma main se lève, mue par une volonté autonome. Mes doigts effleurent le revers de sa veste. Le tissu est rêche, imprégné d'une poussière abrasive. C'est la première fois de ma vie que je touche quelque chose qui n'a pas été filtré.

Soudain, sa main se referme sur mon poignet. La poigne est brutale. Pas la fermeté d'un amant, mais la violence d'un prédateur réquisitionnant un actif. Ses os sont durs, saillants.

— Tu es si fragile, chuchote-t-il, ses yeux sont des puits de pétrole irisés de dégoût de soi. Si je serre un peu plus, ton radius éclate. Tes os sont faits de craie et de privilège. Je te déteste d'être ce que je désire.

— Alors serre, Antoine.

Il me tire brusquement vers lui. Mon corps percute le sien avec une violence qui m'arrache un hoquet. Ce n'est pas un embrassement. C'est un crash. Sa main libre plonge dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. La douleur est une décharge de pureté. Ses lèvres s'abattent sur les miennes. Sa bouche a le goût du cuivre et de la tempête. Ses dents cognent les miennes, un choc osseux qui résonne jusque dans mon crâne.

Il me pousse contre le mur de polymère glacé. Le contact du froid absolu dans mon dos et le phosphore de son corps devant moi me donne le vertige. Il descend sa main, agrippant le tissu de ma robe de chambre en fibre optique. Il ne l'ouvre pas. Il l'arrache. Le bruit du textile qui cède est un cri dans le silence clinique. Ses doigts, rugueux comme du gravier, forcent le passage, ignorant la résistance de ma chair qui n'a jamais connu que des onguents de synthèse. Il ne demande rien, il réquisitionne. Je ne suis plus une héritière, je suis une zone de guerre.

Il m'entraîne vers la console holographique, m'asseyant brutalement sur l'interface de commande. Le bord métallique me scie les reins. Les hologrammes vacillent, se déformant autour de nous en un halo de pixels brisés. Antoine ne me regarde pas avec tendresse ; il scrute l'écran qui demande une validation biométrique.

Il me pénètre sans transition, un coup de poignard qui me fait crier contre son épaule. La douleur est immense, elle déchire le voile de ma conscience. C'est une intrusion totale, une colonisation. À chaque choc, mon corps percute la paroi, activant les capteurs synaptiques par la force. Il utilise mon plaisir et ma souffrance pour déverrouiller le système, ses yeux fixés sur les flux de données qui défilent tandis qu'il me martèle avec une fureur désespérée. Il me méprise au moment même où il me possède, sa mâchoire contractée par la haine de ce besoin viscéral.

Le plaisir arrive comme un court-circuit, une surcharge qui grille mes récepteurs. Je sens mes muscles se tétaniser, mes ongles s'enfoncer dans son dos pour atteindre l'os. Il s'effondre contre moi, le souffle court, alors que le signal de transfert passe au vert. Le contact de ma peau avec le capteur, dans cette étreinte abjecte, a scellé la trahison.

— Tu les as, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un râle.

Il s'écarte lentement, se rhabillant sans un regard. Le clic du transfert de données résonne comme un coup de feu. Soudain, un grondement titanesque ébranle le sol. Le dôme vient de céder.

— On y va, dit-il d'un ton sec. Ne me lâche pas, ou tu crèveras en dix secondes.

Il me tire vers la brèche. Nous franchissons le périmètre, quittant le monde de verre pour celui de la rouille. L'air qui s'engouffre dans mes poumons est une agression. Il empeste le plastique brûlé, la viande rance et cet ozone piquant de batterie qui fuit. C'est l'odeur de la No-Zone. L'odeur de la vérité.

Le ciel au-dessus de nous est orange, chargé d'une poussière de mort. Je trébuche sur les débris de ma vie passée, mes pieds nus s'écorchant sur le béton acide. Antoine ne ralentit pas. Il est mon seul oxygène dans cet enfer de fumée noire.

— Bienvenue dans le monde réel, princesse, siffle-t-il alors que nous nous enfonçons dans les ruines.

Je regarde mes mains couvertes de suie et de sang. Je sens la brûlure entre mes cuisses et l'âcreté de l'air sur ma langue. Le dôme de la Zone K n'est plus qu'une carcasse fumante derrière nous. Je ne suis plus une pièce de collection. Je suis une survivante, et j'aime enfin le venin qui coule dans mes veines.

# Chapitre 8

## Le Ciel s'effondre

Le silence de la Zone K n'était pas une absence de bruit ; c'était une prouesse technologique. Un lissage fréquentiel permanent qui gommait le battement des cœurs, le froissement des soies et le murmure des serviteurs cybernétiques.

Puis, le monde a craqué.

Ce ne fut pas une explosion, mais une dévoration. Une impulsion électromagnétique massive, une onde invisible qui rinca la réalité. Dans mon crâne, l'implant synaptique — ce petit bijou de polymère niché contre mon hippocampe — hurla une note stridente, un pic de douleur pure, avant de s'éteindre. Pour la première fois de ma vie, j'entendis le vide. Un vide terrifiant.

La lumière blanche, cette clarté chirurgicale qui interdisait l'ombre, vacilla. Elle grésilla comme un insecte agonisant avant de s'effondrer dans un spasme de phosphore. Le noir envahit ma suite. Un noir épais, huileux, oublié depuis des décennies sous le dôme. Puis, les systèmes de secours vomirent une lueur rouge sang. Une lumière de boucherie.

*\*Le ciel s'effondre, Antoine. Tu l'as fait.\**

Je restai immobile au centre de la pièce, mes pieds nus s'enfonçant dans le tapis de fibres intelligentes qui commençait déjà à refroidir. L'asepsie foutait le camp. Une odeur nouvelle, âcre, se propageait : l'ozone brûlé, le plastique qui fond, et cette effluve plus organique. L'odeur de la peur.

Je me tournai vers le fond de la pièce. Là où je le gardais.

Antoine était enchaîné au fauteuil de relaxation en titane, un vestige de luxe transformé en instrument de torture par ma seule volonté. Les verrous magnétiques avaient lâché, mais il ne bougeait pas. Il était prostré, les poignets marqués par les cerclages de carbone. Dans cette pénombre écarlate, il ressemblait à une bête de foire égarée dans un laboratoire. Un rat de la No-Zone, magnifique et souillé, pris au piège de mon obsession.

Je m'approchai de lui. Mes pas ne retombaient plus dans le bourdonnement du dôme. Ils claquaient. \*Tac. Tac. Tac.\*

— Tu as réussi, murmuré-je.

Ma voix était rauque, chargée d'une émotion que je ne savais pas posséder. Il releva la tête. Ses yeux, d'habitude si calculateurs, étaient dilatés par un mélange de terreur et de triomphe.

— Ils sont là, Emma, cracha-t-il. Sa voix était un froissement de gravier. Ils ont coupé le cordon. La Zone K est à poil.

Je me penchai sur lui. L'air devenait lourd. L'humidité montait. Le dôme ne recyclait plus l'oxygène. Je posai ma main sur sa joue. Sa peau était brûlante. Une chaleur sauvage, animale. C'était la No-Zone qui s'invitait chez moi. La crasse qui remontait.

— Tu penses qu'ils viennent te chercher ? je demandai en laissant glisser mes doigts vers sa gorge. Tu penses qu'ils vont te libérer de moi ?

Je ressentis une bouffée de chaleur entre mes cuisses, une pulsion violente. Le chaos dehors m'excitait autant qu'il me terrifiait. Je voulais sentir sa vie battre contre ma paume avant que tout ne disparaisse. Antoine attrapa mon poignet. Sa main se

verrouilla sur mon cubitus, une mâchoire de fer qui ne connaissait pas la pitié. Il me tira vers lui, me forçant à basculer, mes genoux heurtant le métal froid du fauteuil.

— Tu n'as pas compris, héritière, siffla-t-il contre mes lèvres. Le dôme n'est pas juste éteint. Il s'effondre. Dans dix minutes, la poussière de la No-Zone recouvrira tes draps en soie. Dans vingt minutes, les meutes seront ici. Et ils ne feront pas de distinction entre ton joli corps et le reste du mobilier.

Un fracas lointain, un grondement de tonnerre mécanique, confirma ses paroles. Le sol vibra. C'était le squelette de la civilisation qui se brisait. Je ne reculai pas. Au contraire, je pressai mon corps contre le sien. Ma robe en fibre optique, désormais terne, frotta contre sa chemise rugueuse. Je sentis la dureté de son torse, le rythme erratique de son cœur.

Antoine passa sa main dans mon cou, ses doigts s'enfonçant dans ma chevelure avec une force qui me fit rejeter la tête en arrière. Ce n'était pas une caresse. C'était une prise de possession. Ses lèvres s'écrasèrent contre les miennes. Un rapt. Un saccage buccal. Il n'y avait aucune douceur, seulement le goût du sang et de la cendre. Sa langue était une invasion corrosive, une conquête. Je gémissais contre sa bouche, mes mains griffant ses épaules, cherchant à me fondre dans cette violence. C'était la première fois que je ressentais quelque chose de réel. Une friction abrasive qui me rappelait que j'avais des nerfs, du sang, que je n'étais pas qu'une extension du système.

Soudain, une alarme plus stridente déchira l'air.

« \*Intégrité... structurelle... compromise. Évacuation... immédiate. Zone K... déclassée.\* »

Antoine se dégagea brutalement. Il se leva, les chaînes désormais inutiles. Il me regarda au sol, échevelée, ma robe déchirée.

— Le dôme s'ouvre. On se casse.

Il m'agrippa violemment le bras et nous sortîmes dans le couloir. Ce n'était plus le passage immaculé que je connaissais. Les murs de polycarbonate étaient couverts de graffitis de lumière résiduelle. Des corps gisaient ici et là. Des résidents en pyjama de soie, les mains sur leurs implants grillés. Je ne ressentis aucune pitié. Juste une curiosité morbide. C'était sale. C'était viscéral.

On courait. Ma robe s'accrocha à une armature métallique, se déchira davantage. Antoine me plaqua contre un mur vibrant devant une trappe de service. Ses yeux brûlaient d'une faim dévorante.

— Je t'emmène parce que tu es ma seule monnaie d'échange contre les syndicats de la Zone Noire, Emma. Et parce que je veux voir combien de temps il te faudra pour devenir aussi dégueulasse que moi. Je veux voir la soie se transformer en croûte.

Il ouvrit la trappe. Un escalier de fer s'enfonçait dans les entrailles de la ville.

— Saute, ou crève ici.

Je n'hésitai pas. Je sautai.

La chute fut courte, l'atterrissage brutal. Je tombai sur un sol de béton humide.

L'odeur était insoutenable : excréments, moisissure, ferraille. Antoine atterrit à côté de moi avec la souplesse d'un félin. Il ne m'aida pas. Il marchait déjà dans l'obscurité.

— Marche, héritière. La chasse est ouverte.

Nous nous enfonçâmes dans les boyaux de maintenance. L'air me frappa comme une gifle de goudron. Antoine s'arrêta devant une roue de fer rouillé. Il grogna, les veines de ses avant-bras saillant comme des câbles.

— Aide-moi ! ordonna-t-il.

Je m'approchai et me collai contre son dos. La chaleur qui émanait de lui était un fourneau. Je posai mes mains sur les siennes. Il se retourna brusquement, mon dos claquant contre la paroi froide. Ses mains se refermèrent sur ma gorge.

— Tu joues encore ? souffla-t-il. Dehors, si tu ralentis, on te dépèce pour le plaisir de voir de la peau propre saigner.

— Alors commence ici, Antoine.

Je défis ma tunique. Le tissu glissa, révélant la blancheur insolente de ma poitrine dans la pénombre. Sa main descendit, s'ancrant dans ma chair. Il m'embrassa encore, cherchant à me voler mon identité. Il me souleva, mes jambes s'enroulant autour de sa taille. Le métal froid me sciait le dos. Il pénétra en moi d'un coup sec, sans préparation. Un cri s'étrangla dans ma gorge. Une invasion brute. Il me prenait comme s'il me volait. L'orgasme fut une exécution.

Il me reposa au sol. Ses mouvements redevinrent alertes. Il força la vanne. Un gémissement de métal supplicié déchira l'air. La porte s'entrouvrit sur une corniche de béton suspendue au-dessus de l'abîme. La No-Zone s'étendait en bas comme une tumeur géante, parsemée de feux de joie.

— Regarde. C'est ton futur.

— C'est magnifique, soufflai-je.

Il me jeta un regard de dégoût. Nous descendîmes une échelle rouillée pour toucher le sol de goudron craquelé. Immédiatement, des ombres se détachèrent des murs. Des silhouettes décharnées aux yeux brillants.

— Antoine... murmura un type décharné, Vargas, dont la peau pendait sur les

pommettes. Tu ramènes un trophée ? Je veux voir si ton sang bleu conduit l'électricité aussi bien que l'or.

— Passe ton chemin, Vargas, répondit Antoine, la main sur sa lame.

L'attaque fut une explosion. Antoine percuta Vargas avec la violence d'un crash. L'impact. Le mou. La suffocation visqueuse du combat. Il utilisait sa lame avec une précision chirurgicale. Le sang gicla, une pluie ferreuse sur mon visage. En quelques secondes, les corps gisaient dans la fange.

Antoine resta là, haletant. Je m'approchai et léchai la trace de sang sur sa joue.

— Tu es malade, Emma.

— Tu m'as brisée, Antoine. Tu ne peux pas te plaindre du résultat.

Nous reprîmes notre marche vers le Secteur 4. Soudain, un bruit de métal percuté nous figea. Des yeux rouges brillèrent dans l'obscurité d'un conduit de service. Les cyber-molosses.

— Cours !

On s'engouffra dans une usine fantôme. La passerelle s'arrêtait net au-dessus d'un gouffre de métal en fusion.

— On doit sauter sur le tapis roulant !

Le premier molosse bondit. Antoine m'enlaça et nous basculâmes. L'impact fut une onde de choc. Nous défilions vers une gueule d'acier broyeuse. Le molosse atterrit derrière nous. Je vis un morceau de fer tordu. Je m'en saisis. Alors que la machine s'élançait, je plongeai en avant, enfonçant la barre dans son cou hydraulique. Des étincelles bleues jaillirent. L'huile m'éclaboussa.

Antoine me projeta hors du tapis juste avant le broyeur. Nous roulâmes sur le sol brûlant. Il me regarda avec une terreur nouvelle. La terreur de réaliser que le monstre qu'il avait libéré était plus dangereux que lui.

Finalement, il s'arrêta devant une trappe en acier dissimulée. Il tapa un code. Le repaire. L'espace était exigu, rempli d'écrans cathodiques et d'une odeur d'huile de moteur. Il referma la trappe, nous plongeant dans une semi-obscurité bleue.

— Voilà. C'est ça ta vie, Emma. Pas de serviteurs. Juste moi et la peur. Tu veux toujours ta couronne de fer ?

Je pris sa main sanglante et la posai sur mon cœur.

— Tu as détruit le dôme, Antoine, mais tu as construit une cage bien plus étroite entre nous deux. Et j'en ai jeté la clé dans la fange.

Il ne répondit pas. Il me surveillait, hanté par ce que j'étais devenue. Je m'allongeai sur les couvertures rêches, humant l'odeur de sa sueur et du métal. Le dôme était tombé. Le vrai cauchemar commençait. Et j'en savourais chaque seconde.

# Chapitre 9

## Lisière de Fer

Le dôme ne s'est pas brisé d'un coup. Ce n'était pas un fracas de cristal, une symphonie héroïque de fin du monde. Ce fut un râle. Un gémissement de métal supplicié, un spasme électronique parcourant les parois. Puis, le silence de la Zone K, ce vide pressurisé que j'avais pris pour la paix pendant vingt ans, s'est déchiré.

L'alarme a hurlé. Une vibration synaptique frappant derrière les globes oculaires. Tout est devenu rouge. La lumière chirurgicale s'est transformée en un stroboscope de sang. J'étais au sol, les doigts crispés dans le tapis de soie synthétique. Ma peau a ressenti la première morsure. Un courant d'air lourd, chargé de soufre et de brûlé.

« Debout, la poupée. »

La voix d'Antoine n'était plus le murmure soumis du prisonnier. C'était un aboiement né dans la poussière des bas-fonds. Sa main a plongé dans mes cheveux. Une poigne de fer. Ma tête a basculé en arrière. La douleur a jailli, électrique. Mes yeux ont rencontré les siens : une lucidité féroce, une jouissance sauvage à voir mon univers s'effondrer.

— Le dôme est mort, Emma. Tu entends ? C'est le bruit de la réalité qui vient te bouffer.

Il m'a arrachée au sol. Mes jambes, molles comme du polymère chauffé, ont fléchi. Il m'a plaquée contre son torse. Je sentais la sueur monter de lui, une odeur d'animal traqué, mêlée à l'âpreté du fer. C'était la chose la plus vivante que j'aie jamais touchée.

— Regarde tes dieux, a-t-il craché en me traînant vers l'atrium.

Le chaos était d'une beauté obscène. Les serviteurs cybernétiques, autrefois graciles, entraient en court-circuit. Le X-4 convulsait. Un automate horticole broyant du marbre. Un spasme de chrome. Des étincelles bleues grillaient l'air, laissant une odeur de plastique calciné qui me soulevait le cœur. Un autre tournait sur lui-même, sa tête pivotant à 360 degrés dans un cliquetis de fin du monde.

Antoine me tirait. Je trébuchais, mes pieds rencontrant les éclats de verre. La douleur était une nouveauté, un dard acéré me rappelant que j'avais un corps. Mon sang, si vif sur le blanc immaculé, me semblait irréel.

— Tu me fais mal, ai-je murmuré.

Il s'est arrêté net. Sa main a quitté mon bras pour enserrer ma gorge. Pas pour m'étouffer, mais pour marquer son territoire. Son pouce a écrasé ma trachée, juste assez pour que je sente le battement de mon pouls contre sa peau calleuse.

— Tu n'as aucune idée de ce qu'est la douleur. Ici, tu jouais avec moi. Dehors ? Tu n'es qu'une calorie sur pattes. Un morceau de viande de luxe.

Il a approché ses lèvres de mon oreille. Son souffle était chaud, chargé d'une promesse de violence.

— Si tu veux survivre, tu oublies ton nom. Tu oublies ton sang. Tu t'accroches à moi comme une tique. Si je te lâche, ils te déchireront avant même que tu aies appris à respirer la poussière.

Il m'a lâchée. Le manque de contact a été plus violent que sa poigne. Nous avons traversé la galerie des Immortels. Les portraits holographiques vacillaient, leurs

visages parfaits se déformant en masques pixelisés par l'agonie du système. Antoine avançait avec une économie de mouvement prédatrice, une barre de métal à la main.

Le plafond s'est fissuré. Par la faille, j'ai vu le vrai ciel. Il n'était pas bleu. C'était un gris ferreux, strié de traînées de soufre. Un ciel de forge. Pesant. Terrifiant. Et avec lui, le vent est entré. Une gifle de sable et de sel qui a balayé l'asepsie de la pièce. La poussière s'est déposée sur ma robe de soie, la transformant en une loque grise.

Antoine m'a projetée par-dessus le rebord de la terrasse brisée. Nous avons atterri sur un monticule de débris, un amalgame de câbles sectionnés et de scories. À nos pieds, la No-Zone s'étendait : un océan de rouille, des carcasses de gratte-ciels dévorés par la corrosion, des veines ouvertes où coulait une humanité affamée. L'odeur m'a frappée : sueur rance, bitume et ce fond métallique qui tapisse la langue d'un goût de sang.

— Bienvenue chez moi, princesse.

Un groupe de silhouettes a émergé d'un hangar. Des corps noueux vêtus de kevlar et de cuir bouilli. Des lames rouillées, des yeux avides fixés sur ma peau trop blanche. Ils étaient les rats, et je venais de tomber dans leur nid. Antoine a fait jouer ses muscles. Il n'a pas reculé. Il a craché un filet de sang, serrant sa barre de fer.

— Ils sentent le privilège, Emma. Pour eux, tu es un mois de survie. Reste derrière moi. Si tu t'éloignes, je les laisse te découper.

L'un des hommes a hurlé. Ils ont bondi. Antoine a frappé avec une férocité qui m'a glacé le sang. Le premier assaillant a reçu le métal en plein visage. Un bruit écœurant de cartilage broyé. Le sang a éclaboussé mon visage. Chaud. Poisseux. Je suis restée figée, le goût du fer sur mes lèvres, alors qu'il se battait comme un démon au milieu de la fange. Chaque coup était précis, vicieux. Il ne se battait pas pour l'honneur, il se battait pour la domination.

Il en a saisi un par la gorge, lui fracassant le crâne contre un montant d'acier. Les autres ont reculé, s'enfonçant dans les ombres. Antoine s'est retourné, haletant, le torse soulevé par un rythme de machine de guerre.

— Marche.

Nous nous sommes enfoncés dans la cité morte. Chaque pas était un calvaire de métal brûlant et de débris tranchants. L'air saturé me brûlait les bronches. Antoine évitait les incendies, se glissant dans les boyaux de béton où l'odeur de décomposition était la plus forte. Soudain, il m'a plaquée contre un mur de briques effritées. Un sifflement mécanique approchait.

— Les drones de ratissage de ta famille. Ils ne viennent pas pour te sauver. Ils viennent pour purger. On descend dans cette merde, ou je te laisse ici servir de cible.

Il m'a entraînée dans un conduit d'égout. L'obscurité m'a enveloppée comme un linceul. L'eau croupie montait jusqu'à mes chevilles, visqueuse. Nous avons atteint une cellule de béton remplie d'écrans qui grésillaient. Antoine a refermé la porte blindée. Le verrouillage a retenti comme un couperet.

Il s'est tourné vers moi. Ses yeux étaient deux puits de pétrole. Il s'est approché, sa chaleur animale écrasant l'asepsie de mes souvenirs. Il a saisi mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma mâchoire.

— Tu es si propre, murmura-t-il avec un dégoût fasciné. On dirait que tu as été fabriquée en laboratoire. C'est obscène.

Il a étalé une main couverte de cambouis sur mon plexus, marquant ma peau d'une traînée noire. Une souillure. J'ai fermé les yeux, mon souffle devenant erratique. Il m'a soulevée, me basculant sur une table de travail encombrée de débris

électroniques. Le métal froid a mordu mes cuisses. Le zip de ma combinaison a cédé dans une déchirure définitive.

— Je vais te donner des souvenirs, Emma. Des souvenirs que tu ne pourras pas effacer.

Il m'a envahie sans préambule. Une entrée brutale qui m'a fait cambrer le corps dans un choc de douleur et de besoin. Ce n'était pas le plaisir poli de la Zone K. C'était du frottement, de la chair contre de la chair, de la résistance. La table vibrait sous les coups de butoir de son bassin. Je voulais hurler et me perdre en lui. J'existais enfin. Je n'étais plus une image, j'étais une masse de nerfs et de sang clouée sur un autel de détritrus.

Ses mains se sont enroulées autour de ma gorge pour posséder mon souffle. Nos cœurs battaient à l'unisson, un tambour de guerre.

— Dis que tu es à moi.

— Je n'ai... rien... haletai-je, mes doigts se crispant sur les bords tranchants de la table jusqu'à saigner.

Il a accéléré, une cadence désespérée, m'infiltrant plus profondément que n'importe quel virus. Sa sueur coulait sur mon torse, se mélangeant à la sanie et à la graisse. Nous étions un amalgame d'organique et d'industriel dans un monde de décombres. Le point de rupture m'a brisée. Une explosion sensorielle, une déchirure totale de mon être. Je me suis agrippée à lui, cherchant à m'ancrer dans cette réalité abrasive.

Il s'est effondré contre moi, son souffle n'étant plus qu'un râle. Le silence est revenu, troublé par le crépitement d'un câble électrique. L'odeur de la No-Zone était partout sur moi. En moi. Elle ne partirait plus.

Antoine s'est redressé, retrouvant sa froideur. Il a ramassé sa veste. Je suis restée allongée, le corps marqué de rouge et de noir, regardant les fissures du plafond.

— Lève-toi, ordonna-t-il. On n'a pas le temps. Les patrouilles arrivent.

Il m'a tendu une main sale et impitoyable. Je l'ai saisie. Ce n'était plus la princesse qui se levait, mais une partenaire de chute. Celle qui avait appris que la douleur était la seule preuve de vie.

— Où allons-nous ?

— Là où la lumière n'ose pas aller. Là où tu vas apprendre à ramper.

Il m'a entraînée vers la sortie. Derrière nous, les derniers écrans s'éteignirent. La Zone K s'évaporait. Devant, l'obscurité de la No-Zone s'ouvrait comme une gueule affamée. J'aimais ça. Cette peur pure. Ce sentiment d'être enfin au bord de l'abîme, prête à tout brûler. La princesse était morte. Dans les ruines de son palais, il n'y avait plus que la proie et son maître, marchant ensemble vers l'enfer.

# Chapitre 10

## Bain de Boue

Le dernier rempart électromagnétique de la Zone K ne s'est pas éteint dans un fracas, mais dans un sifflement d'agonie, un gémissement de fréquence qui a fait vibrer mes molaires jusqu'à la nausée. Puis, le silence clinique a été dévoré.

L'air m'a frappée.

Ce n'était pas de l'oxygène. C'était une masse solide, poisseuse, chargée de particules métalliques et d'une odeur de viande brûlée mêlée à du kérosène éventé. La No-Zone ne se respire pas, elle s'ingère. Elle vous colonise les poumons comme une moisissure noire. Mes pieds, habitués au polymère souple des galeries de cristal, ont trébuché sur une réalité abrasive. Le sol n'était plus une surface, c'était une plaie ouverte de goudron fondu et de cette bouillie d'hydrocarbures, une gangue huileuse qui semblait douée de raison, rampant déjà le long de mes chevilles.

— Avance, Emma. Ne regarde pas en arrière. Le dôme ne te reconnaît déjà plus.

La voix d'Antoine avait changé. Elle n'était plus ce murmure de velours qu'il utilisait dans mon boudoir pour me voler mes secrets synaptiques. Elle était devenue sèche, coupante comme une tôle rouillée. Il ne me tenait plus la main avec cette déférence feinte qui m'excitait tant ; son poing était serré sur mon poignet, un étau de chair et de tendons qui marquait déjà ma peau diaphane.

Je levai les yeux. Le ciel était une chape de plomb, des nuages toxiques zébrés par des éclairs violacés qui ne produisaient aucun tonnerre, juste des craquements électriques écœurants. La pluie commença à tomber. Ce n'était pas l'eau purifiée de mes jardins

suspendus, c'était un sédiment ferreux, tiède et acide, qui picotait ma peau. Ma robe de soie — une pièce unique d'un blanc virginal — but les premières gouttes avec une avidité obscène. En quelques secondes, le tissu devint transparent, collant à mes membres comme une seconde peau sale. La boue industrielle, projetée par nos pas, macula l'ourlet en larges éclaboussures brunâtres.

Je n'avais jamais connu la sueur. Dans la Zone K, la température est une caresse algorithmique. Ici, mon corps paniquait. Mes glandes s'ouvraient pour la première fois, sécrétant un liquide salé qui me brûlait les yeux.

— Antoine... j'ai mal. Mes pieds...

Il ne s'arrêta pas. Il me tira avec une brutalité qui me fit manquer une marche de béton effrité. Je m'étalai de tout mon long dans une flaque irisée de déchets chimiques. Le choc me coupa le souffle. Ma paume rencontra une arête métallique rouillée. La douleur fut synaptique, totale. Je restai là, face contre terre, goûtant la saveur de la poussière et du fer.

— Relève-toi, princesse. Ici, si tu restes au sol, la terre te bouffe en dix minutes.

Il était accroupi au-dessus de moi. Ses yeux, autrefois si dociles, brillaient d'une lueur prédatrice. Il plongea ses mains dans le limon huileux, en ramassa une poignée et l'étala sans ménagement sur mon visage, écrasant la crasse sur mes joues, souillant mes cheveux blonds qui coûtaient une fortune en entretien moléculaire.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurlai-je, ma voix brisée par la terreur.

— Je te cache, Emma. Ton odeur de savon et de privilège remonte jusqu'à deux kilomètres. Pour les rats de la No-Zone, tu es un lingot d'or qui marche. Si tu veux garder ta peau, il faut qu'elle ressemble à la leur. Morte.

Il saisit le col de ma robe. D'un coup sec, il déchira le tissu jusqu'à ma taille. Le bruit de la soie qui cède fut comme un cri. Ma poitrine fut exposée à l'air vicié qui me griffait. Je tentai de me couvrir, mais il écarta mes mains avec une force dénuée de tout érotisme, une force purement fonctionnelle.

— Ta pudeur est un luxe. Ici, ton corps n'est qu'une machine à survivre.

Il déchira les pans de la robe pour en faire des lanières qu'il noua brutalement autour de mes jambes, transformant ma haute couture en une armure de chiffons grotesques. J'étais pétrifiée, oscillant entre l'indignation et une soumission animale. Le contraste était insoutenable : la rudesse de ses doigts calleux contre ma peau, le froid de la boue contre la chaleur de mon sang. Mon cerveau, saturé, commençait à dériver dans un bourdonnement blanc qui effaçait mon identité.

Soudain, des phares jaillirent des ruines. Des faisceaux de lumière jaune balayèrent le béton.

— Les Charognards, jura Antoine.

Il me plaqua violemment au sol, sa main s'écrasant sur ma bouche. Nous étions allongés dans une rigole d'eau stagnante, une soupe de détritrus. L'odeur de décomposition était si forte que je crus vomir. Antoine pesait de tout son poids sur moi, m'enfonçant dans la fange pour nous dissimuler. Quand le bruit des moteurs s'estompa, il ne se releva pas tout de suite. Il resta sur moi, son visage enfoui dans mon cou. Je sentis son souffle court et, pour la première fois, je perçus une faille : il tremblait légèrement. La No-Zone n'était pas seulement son foyer, c'était sa terreur.

— Si on se fait prendre, Emma... ils ne te tueront pas tout de suite. Ils te démonteront pièce par pièce pour voir comment une fille du dôme est faite à l'intérieur.

Il se releva et me tendit une main couverte de terre.

— Ici, Emma, Dieu a été recyclé depuis longtemps. Il n'en reste que cette odeur de fer brûlé. Bienvenue chez les vivants.

Il m'entraîna vers un tunnel de béton qui crachait un flot de liquide jaunâtre. L'entrée ressemblait à une gueule de monstre. L'obscurité y était totale.

— Je ne peux pas, murmurai-je, mes jambes se dérochant.

Il me saisit par les cheveux, fermement, obligeant mon visage à se tourner vers le conduit.

— Regarde ce tunnel, Emma. C'est ton nouveau palais. C'est ici que tu vas me supplier de te toucher, juste pour te sentir exister.

Il me poussa en avant. L'eau m'arriva à mi-cuisse. Elle était d'une chaleur de fièvre. Nous entrâmes dans un ancien local technique. Une table en métal, des moniteurs fissurés, et une odeur de silicone brûlé.

— Allonge-toi, commanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais te débrancher du paradis.

Il s'approcha avec un scalpel laser. La lame vibrait d'une lumière bleue. Il posa sa main sur ma nuque, là où le connecteur de la Zone K était inséré. Son toucher était d'une précision chirurgicale, dénué de haine, pur de nécessité. Il enfonça la lame.

Le cri ne sortit pas de ma gorge, il explosa dans mon cerveau. Un flash de douleur pure, un court-circuit qui me fit arquer le dos. Je sentis le métal déchirer les tissus,

sectionner les filaments de fibre optique qui me reliaient au réseau global. Mon champ de vision devint une tempête de neige statique. Je n'étais plus Emma, héritière du Consortium. Je n'étais plus qu'un corps souffrant.

Puis, le silence. Le lien était rompu. Antoine retira le scalpel, écrasant la puce ensanglantée sous son talon. Il passa un doigt sur ma lèvre où perlait une goutte de sang et le lécha avec une lenteur provocatrice.

— Tu m'appartiens maintenant. Plus personne ne peut te suivre. Tu es un fantôme dans ma machine.

Il se débarrassa de ses vêtements, révélant ses bras couverts de tatouages synaptiques qui palpaient d'un bleu électrique. Il se cala entre mes cuisses, les écartant avec ses genoux. Il n'y eut pas de caresses. Il entra en moi d'un seul coup, une poussée sauvage qui me fit mordre l'air.

C'était comme être transpercée par un fer chauffé à blanc. La sensation était abrasive, du sel sur une plaie. Mon corps, trahissant ma terreur, réagit par une onde de chaleur honteuse, une lubrification forcée par la violence de l'assaut. Je haïssais cette réaction, ce plaisir parasite qui s'invitait dans le supplice.

— Regarde-moi ! rugit-il, ses mains clouant mes poignets au métal froid. Dis que tu as soif de la boue.

Il avait raison. Chaque pore de ma peau réclamait cette souillure. J'étais née dans la perfection chirurgicale et je mourais d'ennui. Ici, sous lui, j'étais enfin réelle. Chaque bleu, chaque goutte de sueur tombant de son front sur mon visage était une preuve d'existence.

L'orgasme me frappa avec la violence d'une décharge électrique, une explosion de shrapnels qui me fit hurler contre son épaule. Il s'effondra sur moi, son poids

m'écrasant dans la poussière. Nous restâmes ainsi, soudés par la sueur et la fange. Le silence n'était troublé que par le bourdonnement du néon agonisant.

— Tu pensais que le rat te rendrait sainte ? dit-il enfin, sa voix reprenant son masque d'indifférence. Demain, tu te réveilleras avec la gale et la faim.

Je rampai vers lui, posant ma main sur son torse, là où ses circuits s'éteignaient lentement.

— Non. Je regretterai seulement de ne pas t'avoir trouvé plus tôt.

Il saisit ma main, ne la broyant pas cette fois, mais la tenant avec une incertitude nouvelle. Dehors, le monde s'effondrait, mais entre le fer et la chair, la princesse et le rat commençaient leur propre guerre. La fin du monde avait un goût de rouille. Et je commençais à y prendre goût.

# Chapitre 11

## Le Prix de l'Eau

L'air n'a plus le goût d'ozone purifié. Il a le goût de la poussière, de la friture rance et de la fin du monde.

Mes paupières pèsent des tonnes, une pression de plomb sur mes globes oculaires. Quand elles s'ouvrent enfin, la lumière n'est plus cette blancheur chirurgicale de la Zone K qui effaçait les ombres. Ici, la clarté est une insulte : un jaune pisseux, vacillant, filtré par des vitres incrustées d'une suie séculaire. Je suis allongée sur un matelas lépreux qui exhale l'humidité et le renfermé. Mon corps, habitué aux fibres de soie auto-régulées, hurle contre la rugosité du tissu.

Je veux me lever. Un réflexe de privilégiée qui pense que l'espace lui appartient.

\*Clac.\*

Le bruit est sec, définitif. Une morsure ferrugineuse mord ma cheville gauche. Je tente de tirer, mais une résistance brutale me projette à nouveau sur le sommier grinçant. Ma jambe est entravée. Une chaîne courte, aux maillons lourds et rouillés, me lie à un tuyau de chauffage qui court le long du mur en béton abrasif. La panique m'envahit comme un poison lent. Je regarde l'acier contre ma peau de porcelaine, nourrie aux sérums régénérants ; le contraste est obscène.

— Ne tire pas. Tu vas t'écorcher. Et les infections, ici, c'est la morgue assurée.

Sa voix a changé. Ce n'est plus le ton policé qu'il utilisait dans mes appartements de verre. C'est un grognement sourd, vibrant de cette autorité naturelle que l'on acquiert

en dominant la fange. Antoine est là, silhouette sombre découpée contre la fenêtre crasseuse. Torse nu, sa peau tannée par une chaleur sans thermostat, il manipule des câbles qui pendent comme les entrailles d'une bête mécanique.

— Détache-moi, j'ordonne. Mon père te traquera. Il paiera des millions pour ta tête, ou il t'achètera si je lui demande. Nomme ton prix.

Il s'arrête. Un rire court, sans joie, déchire le silence. Il se tourne enfin, ses yeux n'étant plus ceux d'un amant soumis, mais d'un prédateur dans son terrier.

— Ton argent ne filtre pas l'air, Emma. Ici, tes crédits sont de la pollution sonore. Regarde-toi. Une tache de craie sur un mur de suie. Tu brilles trop. Ici, on éteint ce qui brille.

Il relâche mon visage d'un geste brusque et se dirige vers un purificateur artisanal, une carcasse de métal qui grogne et crache de la vapeur. Le bruit du liquide qui s'écoule — \*glou-glou\* — est le son le plus érotique et le plus cruel que j'aie jamais entendu. Ma gorge se resserre. La soif. Une constriction incandescente, une lame de rasoir qui descend dans mon œsophage.

Il remplit un verre en plastique rayé. L'eau est trouble, mais elle brille comme un diamant. Il boit lentement, ses yeux fixés sur les miens. Je vois sa pomme d'Adam monter et descendre. Une goutte s'échappe, roule sur son menton, s'écrase sur son torse.

— S'il te plaît, je souffle.

Le mot a un goût de cendre. Je n'ai jamais eu à demander.

— Dans la No-Zone, Emma, rien n'est gratuit. L'eau, c'est du sang filtré. Pourquoi je gaspillerais mon sang pour toi ?

— Tu m'as kidnappée.

— Je t'ai sauvée. Le dôme est tombé, ta cage a brûlé. Tu es ma responsabilité maintenant. Et une responsabilité, ça coûte cher. À genoux.

L'ordre tombe, tranchant. Mon orgueil se cabre, les siècles de privilèges de ma lignée hurlent dans mon sang, mais mon corps est plus fort. Je bascule vers l'avant. Le stigmatte d'acier me scie la cheville. Le béton granuleux écorche mes genoux. Je tends le cou, les mains croisées derrière le dos dans une posture d'offrande totale.

Il sourit, mais ne me tend pas le verre. Il en renverse la moitié sur son propre torse nu. L'eau ruisselle sur ses pectoraux, dessine des rivières sur sa peau mate, se perd dans le bas de son ventre.

— Lèche, ordonne-t-il, sa voix devenue un murmure rauque. Ne perds pas une seule goutte.

C'est ignoble. Je m'exécute avec une avidité animale, ma langue cherchant l'humidité sur sa peau brûlante, sous son regard dévorant. Je lèche le sel, le métal et la survie. Je suis devenue sa chose, son chien. Et dans ce naufrage de ma dignité, je trouve une liberté sauvage, une vérité que les machines de la Zone K m'auraient toujours refusée.

Il me saisit par les cheveux, me forçant à relever la tête.

— C'est ça. Apprends à avoir faim. Apprends à avoir soif. C'est comme ça qu'on devient réelle.

Il me plaque sur le matelas. Ses mains nues, calleuses comme de l'écorce, remontent sous le tissu déchiré de ma robe de haute couture. Il n'y a pas de préliminaires, pas de

douceur programmée. C'est une prise de possession, un marquage de territoire. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, une rupture brutale qui m'arrache un cri de douleur et de soulagement. La chaîne claque contre le tuyau, métronome métallique de ma déchéance. Je griffe son dos, cherchant à marquer sa chair, tandis que l'orgasme me frappe comme un effondrement sismique.

Le silence qui suit est brisé par un choc sourd contre la porte blindée. Un autre. Antoine se lève d'un bond, le Glock à la main.

— Les Charognards, siffle-t-il. Ils ont senti l'odeur du savon et du privilège.

Il déverrouille ma chaîne d'un geste sec. La soudaine liberté me donne le vertige.

— Si je meurs, tu cours. Tu ne regardes pas en arrière.

La porte cède dans un fracas d'acier. La lumière crue des torches halogènes inonde la pièce. Antoine tire. La première détonation déchire l'air confiné, le flash illuminant son visage de prédateur. Une douille brûlante rebondit sur mon épaule, me marquant d'un sceau de feu.

— Maintenant !

Nous nous ruons vers un conduit d'aération suintant de graisse industrielle. Je rampe avec une rage nouvelle, mes ongles se brisant contre les rivets. On débouche sur un toit en tôle ondulée, sous un ciel de soufre où les étoiles sont mortes. En bas, la No-Zone gronde.

Antoine me rattrape alors que je manque de basculer. Ses mains sont couvertes de suie et de sang.

— Bienvenue en enfer, Emma. Tu penses toujours que tu existes vraiment ?

Je respire l'air toxique à pleins poumons, mes cheveux emmêlés voletant dans le vent âpre. Je regarde mes mains sales, mes membres meurtris.

— Oui, je souffle. Plus que jamais.

L'obsession a changé de camp. Ce n'est plus moi qui suis enchaînée à lui ; c'est nous qui sommes soudés à cette survie sauvage. La princesse est morte. Je suis l'ombre de son ombre, la proie qui a appris à aimer les crocs. Le premier chapitre de ma chute est terminé. Le second commence dans la sueur et la poussière. Et je n'ai plus peur. Car dans ce monde de rats, j'ai enfin trouvé mon roi.

Un roi cruel, brisé et menteur. Le seul qui pouvait m'offrir la vérité.

# Chapitre 12

## Délires de Rouille

Le monde est une ponceuse. Elle frotte contre mes paupières, contre ma gorge, contre la fine pellicule de certitudes qui me servait de peau. Je ne respire plus de l'oxygène. J'avale de la limaille de fer.

L'air de la No-Zone est un viol permanent. Il entre dans mes poumons avec l'arrogance d'un conquérant barbare, chargé de particules de béton broyé, d'amertume de bile et de cette odeur d'ozone brûlé qui définit tout ce qui rampe hors du Dôme. Dans la Zone K, le silence était une symphonie de polymères lisses. Ici, le silence est un hurlement sourd. Le métal travaille. La tôle ondule sous la chaleur résiduelle de la journée. Ma température interne déraile. Les capteurs synaptiques que j'avais en Zone K — ces petits bijoux de nanotechnologie qui régulaient mon homéostasie — sont morts, grillés par l'impulsion électromagnétique de la chute. Je suis redevenue une créature de boue et de sang. Une héritière déchue, tremblante sur un matelas qui exhale des relents de moisi et d'urine séchée.

— Antoine...

Le nom écorche mes lèvres gercées. C'est un goût de cuivre acide. C'est le goût de ma propre défaite. Il est là. Je sens sa présence avant de le voir. Une masse sombre dans la pénombre de cette cellule de tôle. Il ne dégage plus l'odeur artificielle du savon neutre qu'il portait lorsqu'il infiltrait mon appartement de cristal. Il sent la bête. La sueur rance, le vieux cuir, la graisse de moteur. Il sent la vérité que j'ai passée ma vie à fuir.

— Tais-toi, Emma. Économise ce qu'il te reste de salive.

Sa voix est un craquement de gravier sous une botte. Froide. Tranchante. Il n'y a plus aucune trace de la soumission feinte qu'il affichait quand j'avais ses mains enchaînées au pied de mon lit de lévitation. Les rôles ont basculé avec la violence d'un crash aérien. Je tente de me redresser. Le monde bascule. Les murs de rouille se mettent à danser une valse épileptique. La nausée me frappe, un coup de poing dans le plexus. Je retombe lourdement, le crâne heurtant le sol en béton. La douleur est une décharge électrique blanche, une réminiscence de la lumière chirurgicale de mon enfance. Je ris. Un son rauque, brisé, qui ressemble à un râle.

— Tu... tu vas me laisser crever ici ? Dans cette fange ?

Il s'approche. Je vois ses bottes déchirées, renforcées avec du ruban adhésif industriel. Il s'accroupit devant moi. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne, vides de toute pitié, remplies d'une curiosité malsaine. Il observe ma décomposition comme un entomologiste regarde un insecte s'agiter après avoir perdu ses ailes.

— Crever ? Non, Emma. Mourir, c'est une sortie de secours. Et je n'ai pas fini de te faire payer le prix de ton hospitalité.

Il tend la main. Ses doigts sont rugueux, calleux. Il saisit mon menton, m'obligeant à lever les yeux vers lui. Le contact est un incendie. Ma peau brûlante contre la sienne, glaciale, couverte de la crasse du dehors. Je devrais être dégoûtée. Je devrais hurler à l'aide. Au lieu de cela, je m'appuie contre sa paume. Je cherche la friction. Je cherche l'agression.

— Tu as de la fièvre, murmure-t-il. Ton sang bouillonne. Il essaie de rejeter la réalité de la No-Zone. Mais ici, tout finit par s'oxyder. La rouille s'installe dans tes os. Elle te ronge de l'intérieur jusqu'à ce que tu sois aussi vide qu'une carcasse de drone.

Il attrape une gourde en plastique cabossée. Il dévisse le bouchon. L'odeur de l'eau

croupie me parvient, mais pour ma gorge en feu, c'est du nectar. Il ne m'aide pas à m'asseoir. Il verse l'eau brutalement sur mon visage. Une partie entre dans ma bouche, m'étouffe, me fait tousser, tandis que le reste ruisselle dans mon cou, traçant des sillons clairs à travers la poussière qui recouvre mon décolleté de soie déchirée. C'est humiliant. C'est nécessaire. Je bois avec l'avidité d'une bête, l'eau se mélangeant à mes larmes de rage.

— Encore, je supplie.

— Tu viens de laper dix heures de ma sueur, Emma. Ici, l'eau ne tombe pas du ciel, elle se négocie en sang. Chaque goutte que tu avales est un morceau de ma liberté que tu me voles à nouveau. Tu crois que ton corps de verre vaut ce prix-là ?

Il retire sa veste de combat. Ses muscles saillent sous son débardeur noir maculé de taches d'huile. Il est magnifique dans sa laideur. Il est le seul point fixe dans mon délire.

— Utilise-moi, Antoine.

Le mot sort de ma bouche sans mon consentement. C'est l'aveu de ma déchéance. En Zone K, on n'utilisait pas les gens. On les programmait. Ici, dans cette odeur de fer et de sueur, l'utilisation est la seule forme de reconnaissance. Il marque un temps d'arrêt. Un rictus étire ses lèvres.

— T'utiliser ? Regarde-toi. Tu es une épave. Tu ne sais même pas comment tenir debout sans une interface d'assistance.

Il s'approche davantage, son ombre m'écrasant. Il pose un genou au sol, entre mes jambes. Je sens la dureté de son corps, la menace physique qu'il représente. Il attrape le col de ma robe et tire violemment. Le tissu cède dans un crissement sec.

— Tu voulais voir ce qu'il y a derrière le dôme ? C'est ça, la vérité. Pas de capteurs de confort. Pas de régulateurs d'endorphine. Juste le froid, la faim, et l'odeur de celui qui possède la clé de ta cage.

Il passe sa main libre sur mon ventre. Ses ongles accrochent ma peau, traçant des lignes rouges. Je frissonne, un spasme violent qui parcourt toute ma colonne vertébrale. Ma tête bascule en arrière, heurtant de nouveau le béton, mais je ne sens pas la douleur. Je ne sens que lui. Son poids. Sa haine vibrante.

— Tu m'as gardé enchaîné pendant trois semaines, Emma. Tu aimais regarder mes cicatrices sous tes lumières blanches, n'est-ce pas ? Tu voulais comprendre la douleur sans jamais la ressentir. Maintenant, elle est là. Elle est dans tes poumons. Elle est dans chaque battement de ton cœur qui s'affole. Et la seule chose qui t'empêche de sombrer, c'est moi. Le rat que tu pensais pouvoir briser.

Il resserre sa prise sur mon cou. Pas assez pour m'étrangler, juste assez pour me rappeler que ma vie ne tient qu'à la pression de son pouce sur ma carotide. Je sens le pouls de ma fièvre battre contre ses doigts. Une cadence erratique. Une musique de fin du monde. Soudain, il me lâche. La rupture est brutale. Le froid de la pièce s'engouffre là où son corps me pressait. Il se relève, me dominant de toute sa hauteur.

— La fièvre va monter cette nuit. Le Mal de Rouille. Tes poumons vont se remplir de liquide. Tu vas avoir l'impression de te noyer dans l'air sec.

Il se détourne et marche vers la sortie. La porte en métal grince sur ses gonds et se referme dans un fracas de tonnerre. Le verrou s'enclenche. Je suis seule. L'obscurité est totale, épaisse comme de la mélasse. Mes pensées se fragmentent. Je cherche une trace de lui, une odeur, une chaleur. Je trouve une vis rouillée qui dépasse du sol. Je la serre dans ma main jusqu'à ce qu'elle m'entaille la paume. La douleur m'ancre.

Soudain, un bruit. Quelque chose gratte contre la porte. Ce n'est pas Antoine.

L'instinct de survie se réveille en un sursaut violent. La porte vibre. Une lame de métal s'insère dans la fente. Un passe de fortune. Je cherche une arme, mais mes mains ne rencontrent que la poussière. La porte cède dans un gémissement métallique. Une silhouette s'encadre dans l'ouverture. Ce n'est pas lui. L'odeur de la fange m'assaille. Une odeur de charogne et de sueur rance.

— Regardez ça... murmure une voix éraillée. Une petite fleur du dôme qui fane. Tes yeux valent une fortune au marché noir. On va te les retirer proprement, princesse.

L'homme se jette sur moi. Je sens son poids, son haleine fétide. Il plaque une main calleuse sur ma bouche. Sa peau pue le tabac et le désespoir. Le froid d'un surin effleure ma joue. C'est alors que la porte explose littéralement. Un choc sourd. Une ombre plus vaste fond sur mon agresseur. Je suis projetée sur le côté. Des bruits de chairs broyées, de râles étouffés emplissent la pièce. Antoine ne se bat pas comme un soldat. Il se bat comme un démon. Il utilise ses mains, ses coudes. Il brise l'homme contre le mur de tôle avec une force inhumaine.

Le silence retombe. L'intrus gît au sol, la gorge broyée. Antoine se tient debout, couvert de sang qui n'est pas le sien. Il s'approche. Il me saisit par les cheveux, m'obligeant à le regarder. Son visage est à quelques centimètres du mien. Il pue la violence.

— Tu vois ? grogne-t-il. Tu es un morceau de viande avec des bijoux à la place des organes. Tu es à moi, tu entends ? Pas parce que je tiens à toi. Mais parce que je n'ai pas fini de te détruire moi-même.

Il me soulève et m'entraîne plus loin, dans un conduit de ventilation béant. Le voyage est une agonie rythmée. Il bifurque vers un sous-sol plus profond, un bunker où l'air est plus frais mais chargé d'une odeur de produits chimiques. Il me jette au sol, sur la terre battue jonchée de gravats.

— Ton implant d'identité, dit-il en sortant un scalpel laser. Il nous trahit. Je dois l'extraire.

Je lui offre ma nuque. Je sens la douleur blanche, électrique. Le laser brûle les tissus. L'odeur de ma propre chair grillée m'assaille. Je m'agrippe à ses cuisses, mes ongles déchirant son pantalon. Soudain, un déclic. Il retire l'objet.

— Voilà. Tu n'es plus personne, Emma.

Au-dessus de nous, le monde explose. Le vide thermique. Le dôme s'est scellé, purgeant la zone. Antoine est à genoux sur moi. Ses mains me verrouillent au sol. Ses doigts ne sont plus des mains, ce sont des menottes de peau et de colère. Il m'écrase contre la terre battue, m'étouffant de son poids de métal et de chair. Je sens les gravats s'incruster dans l'os de mes omoplates. C'est une incarcération.

— Tu veux la vérité brutale ?

Il ne demande pas. Il pille. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes avec une force qui me fait gémir. Ce n'est pas un baiser, c'est une destruction. Ses mains explorent mon corps avec une curiosité cruelle, s'attardant sur mes hanches saillantes. Lorsqu'il entre en moi, c'est une rupture. Un cri s'étrangle dans ma gorge. C'est sale, viscéral, une lutte contre mon propre plaisir honteux. La sueur mélangée à la poussière de béton devient un ciment entre nos peaux. Je me bats contre lui autant que je le cherche.

Le rythme est sauvage, calé sur les explosions lointaines. À chaque poussée, je sens la poussière s'élever, nous enveloppant dans un linceul. Je m'accroche à ses épaules, cherchant à atteindre l'os. L'orgasme me frappe comme une surcharge thermique, une petite mort qui me laisse exsangue. Antoine s'effondre sur moi, son cœur battant un rythme de tambour de guerre.

Il se redresse lentement, son visage marqué par une froideur soudaine. Il ramasse sa

chemise et me la jette au visage, un geste de mépris souverain.

— Ne t'habitue pas à ça, murmure-t-il. Les rats finissent toujours par s'entre-dévoré.

Il se lève et retourne vers ses moniteurs. Je reste allongée dans la poussière, le corps ravagé, l'esprit en lambeaux. En me souillant, il s'est enchaîné à moi. Il est devenu mon oxygène dans ce monde sans air.

— Antoine ? Ils vont venir nous chercher.

Il s'arrête. Ses épaules se tendent.

— S'ils viennent, ils ne ramèneront pas une héritière. Tu as respiré la No-Zone. Tu as mon sang en toi.

Je souris dans l'ombre. Un sifflement strident déchire l'air — les drones. La traque commence. Antoine revient vers moi et me saisit le bras pour m'arracher au sol.

— On sort par les conduits. Si tu tombes, je te laisse.

— menteur, je souffle à son oreille. Tu me porteras jusqu'en enfer, juste pour être sûr que je sois là pour te hanter.

Il me jette un regard de haine pure, puis m'entraîne dans les ténèbres. Le goût du sang est bien meilleur que celui de l'ozone.

# Chapitre 13

## Meute de Chiens

L'air n'était plus une substance invisible. Dans la No-Zone, il se mâchait, chargé de l'amertume de la bile et de la brûlure chimique des polymères en décomposition. Mes poumons, habitués à l'azote filtré de la Zone K, se crispaient à chaque inspiration, comme s'ils tentaient de rejeter cette souillure atmosphérique. À mes côtés, Antoine était prostré contre un mur de briques effritées. Le grand hacker, le prédateur des systèmes qui m'avait arrachée à ma cage, n'était plus qu'une carcasse de nerfs à vif. Son visage, autrefois si arrogant sous les néons de ma chambre de verre, était maculé d'une huile noire et d'une sueur rance qui luisait comme du goudron.

Au loin, le bourdonnement clinique des drones de la Milice d'Ivoire découpait le silence. Ils cherchaient le code, la clé biologique encodée dans ma moelle épinière.

— Ils arrivent, Emma, murmura Antoine. Sa voix était un râle de gravier. Fuis. Ils ne te tueront pas tout de suite. Ils te videront d'abord.

Je ne répondis pas. Mes doigts griffaient le sol, cherchant un ancrage dans la fange. Je sentis le froid d'un métal sale. Une barre d'acier, courte, terminée par une pointe irrégulière arrachée à un ventilateur industriel. Un objet honnête. Un objet de meurtre.

Le premier milicien apparut au bout de la ruelle. Il était magnifique de cruauté dans son armure en polymère blanc chirurgical. Son casque intégral reflétait le ciel de soufre, transformant son visage en un miroir déformant où je ne voyais que ma propre déchéance. Il marchait avec la certitude du propriétaire venant réclamer son bien.

L'obsession est une maladie de la volonté. Pendant des années, j'avais été obsédée par

l'idée de \*ressentir\*.

Je bondis. Ce ne fut pas un mouvement gracieux, mais une convulsion de survie. L'adrénaline brûlait mes veines comme de l'acide pur. Le milicien n'attendait aucune résistance de sa "propriété". J'entrai dans son périmètre de sécurité, l'odeur d'ozone et de désinfectant de son armure me frappant au visage. Je hurlai un cri qui venait du fond des âges et je plantai la barre d'acier sous la visière de son casque, là où le joint en néoprène offrait une faiblesse.

Il y eut une résistance, un moment de suspension hypnotique, puis la rupture. La pointe broya le cartilage. Un jet de sang chaud, presque noir, m'éclaboussa les lèvres. C'était visqueux, ferreux, réel. Le milicien hoqueta, un son de succion étouffé par son propre sang. Je pesais de tout mon corps sur la barre, l'enfonçant plus profondément, cherchant à éteindre la lumière de ses yeux.

Nous tombâmes ensemble dans la boue. Je chevauchais son corps d'ivoire, mes mains trempées de ce liquide écarlate qui fumait dans l'air frais. Je fixais sa visière fêlée.

— Regarde-moi, murmura-je, ma voix brisée par un rire hystérique. Regarde ce que vous avez fait de moi.

Un dernier soubresaut, puis le sifflement de son respirateur s'arrêta dans un gargouillis final. Je restai là, prostrée sur le cadavre. La sensation du sang qui séchait sur ma peau me donnait envie de vomir et, simultanément, me procurait une extase sauvage. J'avais tué, donc j'existais.

Antoine me regardait. L'arrogance avait disparu, remplacée par une fascination mêlée d'effroi. Il voyait la porcelaine de la Zone K se transformer en acier trempé dans la merde.

— Emma... fit-il.

— Ne m'appelle plus comme ça. Emma est morte dans le dôme.

Je me relevai, ramassai le fusil à impulsion du mort et tendis une main couverte de sang séché au hacker.

— Lève-toi, le rat. On n'a pas fini.

Il saisit ma main. Sa paume était brûlante de fièvre, la mienne glacée par le meurtre. Le contact fut électrique, une fusion de deux mondes qui se détestaient. Nous nous enfonçâmes dans un tunnel de maintenance, un boyau de béton suintant le salpêtre et l'excrément. Antoine titubait, sa main droite broyée par la botte d'un poursuivant invisible, ses ongles griffant la pierre.

— Arrête-toi... supplia-t-il.

Je l'obligeai à avancer, ma main verrouillée sur son poignet comme une menotte de chair. Je l'entraînai dans un ancien atelier mécanique, une cellule de tôle rouillée où stagnaient des vapeurs d'huile de vidange. Je bloquai la porte avec une barre de fer. Le silence qui suivit était une masse visqueuse.

Je m'approchai d'Antoine. Il était assis contre un établi, les jambes repliées, ses yeux brisant l'obscurité. Je sentais l'odeur de sa peur, aigre et électrique. C'était mon trophée. Mon unique vérité.

— Tu me hais, n'est-ce pas ? demandai-je d'une voix abrasive.

— Plus que tout au monde, cracha-t-il, bien que son regard trahisse une soumission dévastatrice.

— Bien.

Je sortis mon couteau et tranchai les boutons de sa chemise un par un. Le métal froid glissa sur sa peau, s'arrêtant sur sa carotide. Je sentais son pouls, une petite bête prise au piège. Je ne voulais pas son amour, je voulais son agonie. Je voulais que chaque fibre de son être soit un aveu de sa défaite face à la bête que j'étais devenue.

Je l'embrassai avec une violence désespérée. Mes dents mordirent sa lèvre jusqu'à ce que le sang coule, mélangeant nos saveurs de fer et de sel. Le béton me labourait le dos tandis qu'il me pressait contre le mur, arrachant les derniers lambeaux de ma pudeur de porcelaine. Chaque éraflure criait que j'étais là. Enfin.

L'acte fut une lutte de territoire, une déconstruction mutuelle dans la poussière et la rouille. Je le chevauchais, mes mains griffant son dos, mes ongles laissant des sillons sanglants. Je voulais qu'il sache qu'il n'était plus le libérateur, mais l'esclave de ma propre noirceur. Sous moi, il gémissait, un son de démission totale. Je jouissais de ma propre corruption, de ce dégoût de soi qui se mélangeait au plaisir comme de l'encre dans du lait.

— Tu m'appartiens, murmurai-je alors que son corps se cambrait sous le mien dans un dernier spasme de douleur et d'extase. Dans la fange, Antoine. Jusqu'au bout.

Il ne répondit pas, sa tête retombant contre l'établi, ses yeux révulsés. Je me laissai glisser contre lui, nos sueurs confondues, nos peaux marquées par la crasse de la No-Zone.

Le dôme était tombé. La Zone K n'était plus qu'un souvenir stérile. Au-dehors, la meute hurlait, mais ici, dans le ventre de la terre, nous étions les nouveaux rois de la décharge. Je ramassai mon fusil, la sensation du métal froid contre ma cuisse nue me procurant un frisson de plénitude.

— Relève-toi, Antoine, dis-je en fixant la porte de tôle qui vibrait sous le vent. Le monde brûle, et j'ai hâte de voir la couleur des flammes.

Il se leva, brisé, fidèle, son regard accroché au mien comme à un abîme. Nous n'étions plus des fugitifs. Nous étions le chaos.

# Chapitre 14

## Face au Miroir

L'air de l'usine désaffectée avait le goût du méthacrylate et de l'éther rance. Ici, loin de l'ozone filtré de la Zone K, chaque inspiration était une agression, une morsure de la réalité dans des poumons habitués au vide pneumatique des salons de silicone. Le silence n'était pas celui, ouaté, des architectures de verre de mon enfance ; c'était un silence de cathédrale en ruine, lourd de scories et de spectres.

Je fixai Antoine. Il était adossé à une cuve de déshydratation massive, un monstre de métal dont la paroi écaillée rappelait une peau lépreuse. La lumière tombait de la verrière brisée — une lune de soufre, jaune et malade — et découpait son visage en arêtes vives. Le masque de Léo, le courtier lisse accueilli à la table de mon père, avait fondu. Il ne restait que le rat. L'intrus.

Son sang, d'un rouge presque noir sous les néons spectraux, perlait sur sa tempe. Ma marque de possession.

« Regarde-toi, Emma, » cracha-t-il. Sa voix était un râle de gravier. « L'héritière du dôme, la poupée de polymère... Tu joues à la sauvage, mais tu sens la peur. Tu es une erreur de syntaxe dans ton propre programme. »

Je m'approchai. Mes pas résonnaient sur le béton fendu. Chaque mouvement était lent. Une chorégraphie de prédatrice. Je sentais l'ambivalence me tordre les entrailles : l'envie de lui briser les doigts et celle, plus dévorante, de m'enfoncer dans sa crasse.

« Ce programme est mort, Antoine. Je l'ai effacé. » Ma voix était un murmure clinique. « Tu parles de peur ? Je ressens une libération. Le verre a éclaté. Je ne veux

plus de ton identité de façade. Je veux la fange. La vérité. »

Je posai ma main sur son torse. Son cœur battait un rythme sauvage, si différent de la régularité assistée des citoyens de la Zone K. À travers le tissu déchiré, sa peau était brûlante. Fiévreuse.

Il rit, un son sec. « Ma vérité ? Tu ne la supporterais pas. Ma mission n'était pas pour les codes. Je voulais voir l'empire de ton père s'effondrer. Je voulais que vous creviez tous dans votre luxe aseptisé. C'est une vengeance, Emma. Viscérale. »

Ses doigts se refermèrent sur mon poignet. Une poigne de fer. Il serra jusqu'à ce que mes os crient. La douleur était une décharge de pure réalité. Je ne reculai pas. J'ancrai mon regard dans le sien.

« Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ? » demandai-je. « Pourquoi es-tu resté dans ma cage alors que tu aurais pu tout faire sauter ? »

Le silence fut brutal. Au loin, le bourdonnement des drones Chasseurs se rapprochait. Un vrombissement électrique, impersonnel. La voix du père qui vient récupérer son bien.

Antoine ne répondit pas. Ses yeux, sombres comme des puits de bitume, balayèrent mon visage. J'y vis une hésitation. Une seconde de pur court-circuit. Le prédateur réalisait que sa proie était devenue plus folle que lui.

« Parce que tu es la seule chose dans ce monde de plastique qui ne soit pas une simulation, » lâcha-t-il enfin. « J'ai voulu te détruire, mais j'ai fini par vouloir voir jusqu'où tu irais. »

Il me plaqua contre la cuve de métal. Le choc thermique du fer froid dans mon dos et de son corps brûlant contre le mien me fit basculer. L'odeur de sa sueur, de la rouille

et des humeurs organiques formait un cocktail asphyxiant.

« Regarde-nous, » murmura-t-il. « Les renforts arrivent. Ils vont te ramener dans ta boîte de verre. Choisis ton camp. Le silence du dôme ou la fureur de la No-Zone. »

Ses mains descendirent le long de mes hanches. Ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair. Je sentis la pointe d'un éclat de métal pressée contre ma cuisse à travers la soie de ma robe. Un rappel de ma fragilité. Et pourtant, je me cambrai. Je voulais cette souillure.

« Je ne reviendrai pas. » Je saisis sa main. Pas pour qu'il me guide. Pour qu'il assiste à mon sacre. Pour qu'il voie le monstre qu'il a engendré. « Si tu es un rat, Antoine, alors apprends-moi à mordre. »

Nos lèvres se rencontrèrent dans une collision de dents. Un acte de guerre. Je goûtai le sel et l'amertume. Ses mains devinrent invasives. Il n'y avait plus de barrières. Le froissement de la soie sur le matelas de plastique crissait, un son strident sous la verrière brisée. Le contact de ses mains calleuses sur cette surface lisse que même la douleur semblait glisser sans marquer me fit lâcher un cri.

Chaque choc de son bassin contre le mien était une tentative de m'expulser de ma propre lignée. La sueur gelait instantanément sur nos peaux dans le courant d'air de l'usine. C'était l'inversion totale. L'héritière se soumettait à l'envahisseur pour se sentir enfin réelle.

Soudain, une lumière blanche balaya l'usine. Chirurgicale. Impitoyable. Les drones étaient là.

Antoine se figea. Ses pupilles étaient deux trous noirs. « Ils sont là, » dit-il. Pour la première fois, je perçus une nuance de peur. Pas la peur de mourir. Celle de perdre cette étincelle de sauvagerie.

Je me détachai de lui. Je ramassai un fragment de verre au sol. La tranche était acérée.

« Laisse-les venir, » dis-je en me tournant vers l'entrée où les silhouettes des gardes luisaient. « On ne fuit pas, Antoine. On s'enfonce. Plus bas que ce qu'ils peuvent imaginer. »

Il sortit le détonateur de sa poche. « Si on fait ça, la Zone K s'éteint. On sera des ombres. »

« Éteins tout, » répondis-je.

Il pressa le contacteur.

Le monde explosa dans un hurlement de silence électronique. Les projecteurs s'éteignirent. Les drones s'écrasèrent au sol comme des oiseaux de métal foudroyés. Le dôme s'effaça, laissant place à la véritable nuit. Humaine. Profonde.

Dans l'obscurité, je ne voyais plus Antoine. Je sentais sa chaleur.

« Bienvenue dans la No-Zone, princesse. »

Je saisis sa main rugueuse, couverte de cambouis et de sang. Nous nous mîmes en marche. Derrière nous, l'usine n'était qu'une carcasse. Devant, l'incertitude était une promesse de douleur.

Le pouvoir avait changé de camp. Chaque pas sur le gravier me rappelait ma vie. Chaque accrocs à ma robe me libérait d'un mensonge. Nous étions deux animaux liés par une obsession toxique. La Zone K se mourait. Dans la fange, nous allions apprendre à ressentir.

Même si cela devait nous détruire.

Nous nous glissions dans les entrailles de l'usine de dessalement. Le noir était absolu. Antoine se déplaçait avec une aisance de spectre.

« Pourquoi risquer tout ça ? » souffla-t-il derrière une pile de barils. « Tu avais tout, Emma. »

Je me tournai vers lui. « Ce tout était une prison. J'avais besoin de quelqu'un pour la briser. »

Ma main s'ancra dans sa nuque. L'ambivalence était mon oxygène. Je le détestais, et pourtant, je ne désirais que ce moment de terreur.

« Ce n'est pas un jeu, » dit-il, sa voix comme un frisson de métal. « C'est la faim. La mort à chaque coin de rue. »

« Alors on crèvera ensemble. »

Il m'attira contre lui, son corps devenant mon seul rempart. La trahison était consommée. L'esclave était devenu mon maître.

Nous débouchâmes dans une conduite de béton où l'eau croupie montait jusqu'aux genoux. L'odeur de décomposition et de soufre m'agressa. Antoine me serra le bras à m'en briser l'os.

« N'y pense pas. Devenons des rats. »

Nous courions dans les entrailles de la terre. Le tunnel était étroit. Le plafond bas nous forçait à ramper. Derrière, le bruit des explosions s'étouffa.

Soudain, il m'arrêta. Il me plaqua contre la paroi suintante. L'eau dégoûtait de mes cheveux. Il s'approcha, son visage à peine visible.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dénoncé ? » demanda-t-il. « Un seul signal neurale et la sécurité arrivait. »

Je sentis son corps se presser contre le mien. L'humidité agissait comme un lubrifiant. Ma main descendit vers sa ceinture, sentant la dureté de l'acier.

« Parce que tes démons sont les seules choses réelles que j'ai rencontrées. »

Il m'envahit avec une rudesse qui me fit perdre pied. Ce n'était pas de l'amour. C'était une transaction de survie. Dans ce tunnel immonde, je n'avais jamais rien senti d'aussi pur. L'asepsie était une mort lente. Ceci était une résurrection.

« Si on survit, » grogna-t-il, « tu devras apprendre à tuer, Emma. À mordre. »

« Je sais déjà mordre, Antoine. » j'enfonçai mes dents dans son épaule jusqu'à sentir le goût métallique du sang.

Il me serra à m'en briser les côtes. Il croyait m'emmener vers ma perte. C'était moi qui l'entraînais dans mon obsession.

Une lumière orange apparut au bout du tunnel. La sortie. Les incendies de la No-Zone.

« On y va, » dit-il, son regard redevenant celui du prédateur.

Je saisis sa main. Mes doigts s'entremêlèrent aux siens. La crasse nous liait plus sûrement que n'importe quel serment. Nous sortîmes dans la fournaise. L'air était

épais de plastique brûlé. Le dôme n'était plus qu'une lueur mourante.

Je ne voyais plus l'humain que comme de la matière première. Des corps à utiliser, à briser, à consommer. La princesse était morte. Je regardai les citoyens de la Zone K hurler derrière les vitres brisées de leurs villas de verre. Ils n'étaient plus que des données en train de s'effacer.

Je serrai l'éclat de métal dans ma main. La fange m'attendait. Et j'avais faim.

# Chapitre 15

## Horizon de Cendre

L'air n'est plus une promesse. C'est un papier de verre qui râpe mes poumons, un souffle de forge qui dévore l'oxygène avant qu'il n'atteigne mon sang. Derrière nous, le dôme de la Zone K n'est plus qu'une bulle de savon irisée, une hallucination de nacre posée sur l'horizon de cendres. Devant, il n'y a que l'ocre, le rouille, et cette odeur d'ozone après l'éclair mêlée à l'âcreté des fluides hydrauliques qui s'insinue sous ma peau. Mon sang de cristal est en train de se charger de plomb. Je m'oxyde.

Mes pieds, moulés dans des bottines en polymère conçues pour les parquets de verre, hurlent à chaque pas. Chaque caillou de la No-Zone est une agression. Chaque grain de poussière est une petite mort.

Antoine marche devant.

Il ne se retourne pas. Sa démarche a changé. Dans la Zone K, il glissait, fluide, trop poli pour être honnête, une ombre de velours dans mes couloirs de lumière. Ici, il est une bête. Ses épaules, larges sous sa chemise en lambeaux, bougent avec une économie de mouvement qui me terrifie. Il ne lutte pas contre le désert. Il se fond dedans. Il est le rat qui retrouve son égout, et moi, je suis la parure inutile qu'il traîne à sa suite.

— Marche, Emma.

Sa voix est un craquement de branche sèche. Elle n'a plus cette rondeur séductrice, ce timbre de miel qui m'avait hypnotisée sous les néons. Elle est dépouillée. Brutale.

— Je ne peux plus, je murmure.

Mes genoux lâchent. Le sol n'est pas de la terre, c'est de la suie solidifiée, une croûte de civilisation calcinée. Je tombe. La chaleur du sol traverse mon pantalon de soie, me brûle les cuisses. Je sens la morsure du réel. C'est sale. C'est délicieusement atroce.

Antoine s'arrête. Il ne vient pas m'aider. Il se contente de pivoter sur ses talons, le visage mangé par l'ombre d'une capuche de fortune. Ses yeux, deux fentes de mercure, m'observent avec une curiosité clinique.

— L'héritière de néon se fissure, dit-il. Tu voulais la vérité, Emma ? La voilà. Elle pèse quarante degrés à l'ombre et elle sent la pisse de rat. On n'est plus chez toi. Tes codes neuraux ne valent pas une goutte de flotte ici.

Il s'approche. Le rythme de ses pas est une torture. Un, deux. Il se baisse, attrape mon menton entre ses doigts calleux. La sensation est électrique. Dans la Zone K, tout était lisse. Les siennes sont une cartographie de la violence. Des cicatrices, de la crasse incrustée sous les ongles, une force qui ne demande qu'à broyer.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je lève les yeux. Je suis à bout de souffle, mais mon regard est une morsure. L'obsession ne meurt pas avec le confort, elle se durcit. Elle devient un ongle qui griffe la paroi de ma raison.

— Tu m'as trahi, je souffle. Tu as voulu nous détruire.

— J'ai voulu nous libérer. Ton monde est un tombeau climatisé. Ici, au moins, on pourrit à l'air libre.

Il me lâche brusquement. Il fouille dans sa besace, sort une gourde en métal cabossée. Il boit une gorgée, une seule, ses muscles de la gorge roulant sous la peau tannée. Puis, avec une cruauté calculée, il en verse quelques gouttes sur le sol, juste devant mes mains. L'eau s'évapore instantanément sur la croûte brûlante.

— Si tu veux survivre, oublie qui tu étais. Oublie les serviteurs. Oublie la pitié. Ici, Emma, je suis ton seul Dieu. Et je suis un Dieu très en colère.

Il me saisit par le bras et me relève d'un coup sec. La douleur irradie dans mon épaule, une décharge de tension qui me fait gémir. Mais ce gémissement n'est pas de la peur. C'est une reconnaissance. La dynamique a basculé. L'esclave est devenu le maître, et dans cette inversion, je trouve une excitation macabre.

\*\*\*

La nuit tombe soudainement, comme une guillotine. Le froid remplace la chaleur avec une violence chirurgicale. Antoine s'arrête devant une sorte de conteneur maritime renversé, à moitié enfoncé dans un monticule de détritrus.

— On dort là, dit-il.

L'intérieur sent le fer, l'humidité croupie et le gasoil. C'est un espace exigü, étouffant. Il jette un sac au sol et s'assoit, s'adossant à la paroi de métal froid.

— Viens là, grogne-t-il.

Je ne bouge pas. Je le regarde dans la pénombre. Sa présence occupe tout l'espace. Il dégage une chaleur animale, une promesse de refuge et de danger mêlés.

— Viens là, Emma. Ou crève de froid dehors.

Je m'approche, chaque pas pesant une tonne. Soudain, il passe un bras lourd autour de mes épaules et me tire contre lui. Le choc thermique est brutal. Sa poitrine est un brasier. Son cœur bat contre mon oreille, un tambour de guerre, régulier, implacable.

— Tais-toi.

Il attrape mes mains froides et les plaque contre son torse, sous sa chemise. La sensation de sa peau nue, rugueuse, couverte d'une fine pellicule de poussière, me donne un vertige insensé. C'est la première fois que je sens la réalité de son corps. Il n'est pas fait de polymère. Il est fait de tendons, de sang et de colère.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il. C'est la vie. C'est moche, ça fait mal, et ça ne demande jamais pardon.

Ses doigts se resserrent sur les miens. La pression est à la limite de la fracture. Il viole mon espace, mon silence, ma solitude.

— Pourquoi m'as-tu emmenée ?

Il laisse échapper un rire bref, sans joie. Un son qui ressemble au froissement d'une tôle rouillée.

— Te laisser ? Pour que tu restes dans ton aquarium à regarder les autres mourir ? Non. Tu voulais me posséder, Emma. Tu m'as enfermé dans ta cage dorée. Maintenant, c'est mon tour. Je ne t'ai pas emmenée pour te sauver. Je t'ai emmenée pour te consumer.

Il tourne mon visage vers le sien. Dans l'obscurité, ses yeux captent une lueur résiduelle de sauvagerie. Il plonge sa main dans mes cheveux, emmêlés, sales, et tire ma tête en arrière. La tension dans mon cou est une ligne de douleur pure.

— Tu m'as trahi la première. Tu m'as aimé comme on aime un animal rare. Tu m'as mis une laisse. Ici, la laisse a changé de main.

Ses lèvres s'écrasent contre les miennes. Ce n'est pas un baiser. C'est un assaut. Une colonisation au goût de sel, de cendre et de fer. Je m'agrippe à lui, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, cherchant à lui rendre la douleur.

Je déteste cet homme. Et pourtant, alors qu'il me plaque contre le métal froid du conteneur, je sens une décharge de vie si violente qu'elle me donne envie de hurler. Pour la première fois de mon existence, je ne suis plus une image. Je suis un corps qui lutte pour son prochain souffle.

Il descend ses mains sur mes hanches, ses doigts s'ancrant dans ma chair à travers le tissu fin. Chaque mouvement est une rupture.

— Tu as peur ? demande-t-il contre mon cou.

— Non, je réponds, ma voix brisée.

— menteuse. Tu trembles.

Il rit encore, ce rire de démon des sables, et me serre plus fort, à m'étouffer.

— On va rester ici, dans le noir, jusqu'à ce que tu oublies ton nom. Jusqu'à ce que la Zone K ne soit plus qu'un rêve fiévreux.

Il me fait basculer au sol, la suie s'élevant en petits nuages autour de nous. Le métal gémit. L'obscurité de la No-Zone nous engloutit. Il n'y a plus de règles. Juste la morsure de l'hiver, et la chaleur de deux ennemis soudés par la nécessité de ne pas mourir seuls.

Lentement, ses mains remontent le long de mon corps. Chaque contact est une cicatrice en devenir. Le rythme devient hypnotique. Le bruit du vent qui hurle contre les structures métalliques, le sifflement de la poussière, et nos respirations qui s'accordent dans une symphonie de détresse.

— Dis-le, souffle-t-il.

— Quoi ?

— Que tu n'es plus rien. Que tu n'as plus rien.

Je prends une inspiration, mes poumons se remplissant de la poussière du monde d'en bas.

— Je ne suis plus rien.

Le mot tombe dans le vide, plus lourd que le fer. Antoine s'immobilise un instant.

— Bienvenue en enfer, poupée de verre.

Il reprend son assaut, plus lent, presque solennel, marquant son territoire pour l'éternité. Et dans le silence de la No-Zone, on n'entend plus que le froissement du métal et le cri étouffé d'une identité qui s'effondre.

\*\*\*

— Lève-toi, ordonne-t-il soudain.

La rupture est brutale. Il se retire de moi sans une once de tendresse, me laissant là, ouverte, grelottante sur le plancher de fer strié de rouille. Je le regarde se rhabiller dans la pénombre. Il vérifie la tension de ses sangles, glisse un couteau le long de sa

cuisse. Il est à nouveau le rat.

— Tes vêtements sont morts, Emma.

Il jette un coup d'œil méprisant à ma robe de créateur, un lambeau imprégné de notre sueur et de la crasse du plancher. Il me tend un treillis délavé et un débardeur en coton rêche qui sent le vieux sel. C'est ma nouvelle peau. Une peau de proie.

Nous marchons vers le Bunker. C'est là que le sabotage final doit avoir lieu.

L'intérieur du complexe est une crypte de béton. Antoine s'installe devant la console centrale. Le cliquetis des touches est le seul bruit dans ce silence de tombeau. Je reste derrière lui, le cœur battant contre mes côtes.

Chaque ligne de code qu'il brise est une partie de ma vie passée qu'il assassine sous mes yeux. Je sens physiquement le dôme vaciller à mesure qu'il lacère les systèmes de sécurité. C'est une agonie digitale qui se répercute dans mes propres nerfs.

— Le noyau est ouvert, murmure-t-il.

Il se tourne vers moi. La lumière rouge de l'alarme donne à son visage une teinte spectrale. Il me saisit par les épaules et me plaque contre les racks de serveurs. Le métal est brûlant, surchauffé. La douleur dans mon dos est une décharge de réalité.

— Ils tombent, Emma. Ils tombent tous.

Ses mains s'insinuent sous mon treillis. Il n'y a aucune douceur. Il cherche ma peau comme s'il voulait y imprimer sa victoire avant que le monde n'explose. Ses doigts sont rugueux, tachés de graisse. Chaque contact est une agression sensorielle.

Je rejette la tête en arrière. La lumière rouge du bunker clignote. Antoine est une

ombre, puis un démon, puis un amant.

— Dis-le, ordonne-t-il, sa bouche contre mon cou.

— Je ne suis rien, j’expire. Rien qu’à toi.

Il entre en moi avec une brutalité qui m’arrache un cri. C’est le choc des mondes. C’est la No-Zone qui viole la Riviera. Je me griffe les bras contre les arêtes tranchantes des serveurs. Chaque va-et-vient est une rupture de tension, un spasme de destruction.

Le bunker tremble. Au-dessus de nous, j’entends le cri du dôme. Un sifflement strident, le son de l’électromagnétisme qui s’effondre. L’orgasme me frappe en même temps que l’obscurité totale. Une petite mort synchronisée avec celle de ma civilisation.

Quand nous émergeons enfin à l’air libre, le ciel n’est plus ce bleu parfait. Il est d’un orange maladif, saturé de poussière. Le dôme a disparu. À l’horizon, les tours de cristal de la Zone K ne sont plus que des silhouettes squelettiques.

Antoine me lâche la main et s’arrête au bord d’une crête de béton. Le vent de la No-Zone se lève, portant l’odeur de la charogne et du plastique brûlé.

— Regarde, dit-il. C’est ton nouvel empire. Un désert de cendres.

Je regarde mes mains. Elles sont noires de suie. Sous mes ongles, il reste des traces de son sang et du mien. Je n’ai plus de nom. Plus de titre.

— Ce n’est pas un désert, je réponds. C’est un terrain de chasse.

Il esquisse un sourire cruel et me tend un couteau dont la lame en polymère luit d’un

éclat terne.

— Alors prouve-le.

Je prends l'arme. Le contact du manche contre ma paume est une évidence. Je sens l'adrénaline refluer pour laisser place à une détermination froide.

Nous commençons à descendre vers les replis de la terre dévastée. Nous quittons les radars. Derrière nous, le monde d'autrefois brûle dans un silence de fin des temps. Devant nous, l'obscurité nous appelle, vaste et dévorante.

Nous sommes des amants toxiques, des survivants liés par une cicatrice que rien ne pourra refermer. Dans la fange et la chaleur, nous sommes enfin libres.

La No-Zone nous avale. L'étreinte du dôme est rompue. L'étreinte du néant commence.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Étreinte du Dôme"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)